

D1

2693 c

AB

106395





3 255.

Leitzkau



00 40

Code. And. Mus.

Paris: Brolet 1872

DE 1773. VI 2

DE 1773

Plus:

[Baron, Michel B]

[Boyron]

Tab.

Cat. fén. 80 Yr 85 71

L'HOMME

A BONNE

FORTUNE,

COMEDIE.

Le Prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, seul Libraire de l'Académie
Royale de Musique, sur le Quai des Augustins,
à la quatrième Boutique, à la descente du
Pont-Neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

L'HOMME
A BONNE
FORTUNE
COMEDIE.



A PARIS,
Chez Pierre Rivot, seul Libraire de l'Académie
Royaume de France, sur le Quai des Augustins,
à la quatrième Portique, à la dévotion du
Port-Nouf, à l'usage de Louis.

M. DCC. XVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.





A

TRES-HAUT
ET TRES-PUISSANT
PRINCE
MONSEIGNEUR
CHARLES DE LENOS ,

Duc du Richemont , de Lenos & d'Au-
bigny , Comte de March & Darnly ,
Baron de Settrington & Methuen , &
Chevalier du très-noble Ordre de la
Jartiere.



ONSEIGNEUR,

*NE seroit-ce point ici la premiere Comédie
que l'on eût dédiée à VOTRE ALTESSE ? Plût*

A ij

au ciel que vous fussiez aussi neuf à recevoir une Dédicace que je le suis à la faire, je ne serois pas au moins le seul embarrassé; mais que dis-je, les Princes, & les Princes de votre rang, même avant que de naître, reçoivent des vœux & des offrandes, on les y accoutume dès le berceau, & lorsqu'ils se montrent faits comme vous l'êtes, chacun s'empresse à leur marquer son zèle, & le don d'une Comédie ne sçauroit embarrasser celui qui reçoit les cœurs de tous ceux qui le voyent: le mien, MONSEIGNEUR, se sera perdu dans la foule, & je vous proteste que cette Comédie ne suit que de bien loin l'offrande que je vous en ai faite. Je ne vous parle ici, MONSEIGNEUR, que de la pure inclination qui m'a engagé à vous présenter l'Homme à bonne Fortune, je ne cherche pas même à vous marquer avec quels respects, quelles soumissions je l'entreprends; ce sont, je pense, des paroles assez inutiles, on sçait assez qu'on n'en manqua jamais à vos pareils; mais on est libre de donner ou de refuser son cœur à qui que ce soit. Grace au zèle qui m'emporte, voilà tantôt mon Epître finie; mais je me trompe, je n'ai point parlé, ce me

semble, de tout ce qui vous environne, de cette bonté, de cette douceur qui vous accompagne, de cette facilité que vous laissez à vous approcher, vertu rare chez les Princes, & qu'ils devroient préférer à toute autre; je n'ai point parlé non plus de l'auguste Sang dont vous sortez. Ah! MONSEIGNEUR, de quoi vous fais-je souvenir! Il vaut bien mieux me taire, que de vous arracher des larmes, aussi-bien ne vois-je pas qu'il soit question de tout cela dans une Epître Dédicatoire, la plus courte est la meilleure, & la plus longue ne le seroit pas assez pour étendre la moindre des choses dont je viens d'entretenir VOTRE ALTESSE; j'ai vû même de certaines Epîtres qui se méloient de prophétiser, je ne suis point si téméraire, MONSEIGNEUR, & je crois que VOTRE ALTESSE un jour fera de ces miracles que l'on ne conçoit qu'après les avoir vûs. Je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
BARON.

P R E F A C E.

LE n'est point de bagatelle qui ne devienne une chose sérieuse aussitôt qu'on l'expose. Donnez-lui le nom que vous voudrez, le Public ne vous en fera guères plus de grace, & cette bagatelle que vous appelez ainsi, ne vous en attirera pas moins ou son estime ou son mépris. C'est un ouvrage de quinze jours (direz-vous) ? Il falloit y mettre six mois, & le rendre meilleur : c'est un amusement que je me suis donné ? Amusez-vous tout seul, & ne vous exposez point à lire des sottises sur la foi d'un Libraire crédule. Le Public a raison de parler ainsi, j'ai cependant commis une partie de ces fautes à l'égard de ma Pièce, je l'ai faite en très-peu de temps, je la commençai & la finis presque toute dans les momens de loisir que la Cour nous laisse à Fontainebleau, & je n'ose m'en repentir. J'offenserois ceux qui l'ont trouvé bonne, & qui l'ont assuré hautement. Les applaudissemens qu'elle a reçus à la Cour, ont achevé de me

persuader qu'elle n'étoit point tout à fait mauvaise ; mais enfin quelque bonheur qu'elle ait eu , si j'en fais de ma vie , ce ne fera qu'après y avoir mis tout le temps nécessaire. Je ne veux point faire une dissertation sur les bons ou les mauvais endroits de celle-ci , ce n'est pas que la plupart de mes amis ne m'ayent dit que c'étoit là le sujet ordinaire d'une Préface , je ne les contenterai point là dessus , ils donneront à ce discours le nom qu'il leur plaira ; je ne trouve rien de plus ridicule que de remplir trois ou quatre pages d'absurdités faciles à détruire. Messieurs les Auteurs , mes Confreres , si j'ose parler ainsi , n'auront garde , non plus que moi , d'exposer les défauts que la conscience leur reproche. Ils parleront d'un mot qui n'est pas François ; ils censureront ce qu'ils croiront avoir moins de peine à défendre , & ne toucheront point à la conduite de l'ouvrage , bien plus vicieuse peut-être. Hé ! comment ferions-nous imprimer ce que nous avons tant de peine à nous entendre dire. Les louanges ne peuvent être assez publiques , les justes critiques ne sçauroient être

trop cachées , si ce sentiment n'est pas approuvé généralement , il le fera des Poètes , je n'en excepte aucun. Je ferai donc comme eux , je ne publierai point ce que je croirai effectivement mauvais ; mais je ne les imiterai point aussi , à blâmer leur plus beaux endroits , pour avoir le plaisir ensuite de les justifier. J'oublie que je me suis proposé de faire une Préface courte , j'aurois pourtant bien des choses à dire sans parler de ma Pièce ; gardons-les pour la première Comédie que je ferai , je souhaite qu'elle trouve aussi heureusement que celle-ci , des Acteurs zelés pour la représenter , des Auditeurs favorables à l'applaudir , & un Libraire intéressé pour l'imprimer sans l'en avoir prié.



L'HOMME
A BONNE
FORTUNE,
COMEDIE.



A. W.

A C T E U R S.

MONCADE, *Amant de Leonor.*

ERASTE, *Amant de Lucinde.*

PASQUIN, *Valet de Moncade.*

ERGASTE, *Homme aposté.*

UN LAQUAIS *d'Araminte.*

UN LAQUAIS *de Cidalise.*

UN LAQUAIS *de Lucinde.*

LUCINDE, *Amante de Moncade.*

LEONOR, *Sœur d'Eraste.*

ARAMINTE, *Amante de Moncade.*

CIDALISE, *Amante de Moncade.*

MARTON, *Suivante de Lucinde.*

La Scene est à Paris dans la maison de Lucinde.



L'H O M M E
A B O N N E
F O R T U N E,
C O M E D I E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

L E O N O R , E R A S T E , M A R T O N .

L E O N O R .



UI, mon frere, le dessein d'épouser Lucinde devient un dessein très-inutile, si l'on ne-la dérompe de Moncade.

M A R T O N .

Elle l'aime, vous ne l'ignorez pas; elle est veuve,
& je sçais bien moi que si l'on n'y donne ordre, &

A vj

promptement , elle n'attendra pas qu'elle ait vingt-cinq ans pour épouser Moncade , quoiqu'elle ait peu de temps à attendre. Comptez sur ce que je vous dis ; depuis quelques années que je suis avec elle , je dois la connoître.

LEONOR.

L'intérêt de votre amour à part , que pensera Damis son Oncle & son Tuteur , s'il la trouve mariée sans en être averti ? Ne fera-t-il pas en droit de se plaindre de nous , lui qui nous a prié de venir loger avec elle , de veiller à sa conduite , & de lui en rendre compte ?

ERASTE.

Je vois tout cela comme vous le voyez , mon amour ne me dit que trop ce que je devrois faire , mais je crains de déplaire à Lucinde , & d'ailleurs ces moyens...

MARTON.

Et pendant toutes ces irrésolutions , Moncade peut-être épousera Lucinde.

ERASTE.

Que faut-il donc que je fasse ?

LEONOR.

Satisfaire à votre promesse ; avertir Damis de tout ce qui se passe , lui déclarer votre passion pour sa nièce , n'oublier rien de ce qui peut servir à vous rendre heureux.

ERASTE.

Je ne pourrai jamais...

MARTON.

Et que de fausses délicatesses.

ERASTE.

Mais ma sœur , de grace...

LEONOR.

Mon frere , en un mot , voulez-vous épouser Lucinde ou non ?

ERASTE.

Si je le veux !

LEONOR.

Faites donc ce que l'on vous dit , nous aurons soin
du reste.

ERASTE.

Mon bonheur est entre vos mains.

MARTON.

Adieu donc.

SCENE II.

LEONOR, MARTON.

LEONOR.

MArton , que fait Lucinde ?

MARTON.

Je viens de l'habiller , elle fera bientôt ici.

LEONOR.

Ne sçaurions-nous trouver le moyen de faire donner
Moncade dans quelque panneau ?

MARTON.

Bon , il donnera le plus aisément du monde dans
tout ceux qu'on voudra ; mais je vous avertis qu'il s'en
tire encore avec plus de facilité qu'il n'y donne.

LEONOR.

Malgré tout cela , Marton , il faut servir mon freres ;
tu me l'as promis.

MARTON.

Je n'ai déjà pas mal commencé , & pendant ces deux

14 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,

jours que Moncade a été à la campagne , vous croyez bien que je n'ai rien oublié pour jeter des soupçons dans l'esprit de Lucinde.

LEONOR.

La voici.

SCENE III.

LEONOR , MARTON , LUCINDE.

LEONOR.

OU'avez-vous donc , Madame ? Que vous me paroissez triste ?

LUCINDE.

Je ne sçais , Madame , je n'ai point dormi.

LEONOR.

Les gens qui troublent votre repos ne prennent peut-être pas assez de soin de vous le rendre ?

LUCINDE.

Vous êtes trop bonne , Madame , de vouloir bien prendre part à ce qui me regarde.

LEONOR.

Je vous avoue que je voudrois vous voir plus tranquille.

*Lucinde tourne la tête vers
l'appartement de Moncade.*

Que vous prêtez peu d'attention à ce que je vous dis ! il faut être autant de vos amis que j'en suis...

LUCINDE.

Mais point , Madame , il me semble que je vous écoute ? & quand cela ne seroit pas , devriez-vous prendre garde à ce que je fais ?

LEONOR.

Si je le dois, Madame, est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce qui vous touche? Croyez-vous que je verrois avec plaisir des gens abuser de votre bonne foi? Ne me seroit-il point sensible de vous voir faire une injuste préférence, & ne devrois-je point m'efforcer à vous faire connoître la différence des cœurs qui s'attachent à vous? Croyez-moi, Madame, j'en connois, & vous les connoissez comme moi, qui ne vous aiment que pour vous, qui sacrifieroient....

LUCINDE.

Marton, avez-vous vû... *Elle tourne la tête encore.*

LEONOR.

Madame, je vois bien que je vous embarrasse.

LUCINDE.

Madame, je vous demande pardon. Je vous avoue....

LEONOR.

Je vous laisse.

LUCINDE.

Hé! non, Madame.

SCENE IV.

LUCINDE, MARTON.

MARTON.

IL est vrai que vous avez quelquefois des distractions....

LUCINDE.

Marton?

MARTON.

Madame?

LUCINDE.

Est-il sorti?

16 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,
MARTON.

Qui ?

LUCINDE.

Est-il forti , te dis-je ?

MARTON.

Erafte ?

LUCINDE.

Non.

MARTON.

Votre Laquais ?

LUCINDE.

Qui te parle de mon Laquais ? Moncade est-il forti ?

MARTON.

Je ne pense pas seulement qu'il soit éveillé ? Depuis quelque temps vous devenez si difficile à servir , qu'il faudroit une plus grande pénétration & une plus grande patience que la mienne pour pouvoir vous entendre , & pour pouvoir durer avec vous : suis-je maître , moi , de vos distractions & de vos caprices ? Et ne diroit-on pas que je suis cause que vous n'êtes pas toujours aimée.

LUCINDE.

Marton ?

MARTON.

Madame ?

LUCINDE.

Vous plairoit-il de vous taire ?

MARTON.

Non, Madame; c'est bien ma faute vraiment si Moncade a passé deux jours sans vous voir ? Que vous êtes coëffée mal à propos de ce petit vilin là ?

LUCINDE.

Marton ?

MARTON.

Madame ?

LUCINDE.

Encore une fois , vous plairoit-il de vous taire ?

MARTON.

Non , Madame ; vous m'avez prise pour parler , & je parle , & je parlerai.

LUCINDE.

Hé ! bien , Marton , je vous défends de vous taire ; je ne sçai plus que ce moyen là pour vous empêcher de parler.

MARTON.

Vous sçavez bien que le Medecin me dit hier devant vous que j'avois une réplétion de paroles si excessive , que si je n'y donnois ordre... Voyez-vous , Madame , le silence m'est mortel.

LUCINDE.

Ha ! parlez , Marton.

MARTON.

Ha ! ... Je me sens déjà soulagée... Dites-moi un peu Madame ... dans le temps que vous me rompiez tant la tête à force de m'exagerer , que le plus heureux état que puisse souhaiter une femme est celui d'être veuve , & que pour rien au monde vous ne vous remarriez ; qui seroit venu vous proposer pour mari... ou pour amant , aussi-bien en ce temps-ci n'y fait-on gueres de difference , un homme toujours inquiet , toujours bizarre , toujours content de lui , jamais content des autres , amoureux aujourd'hui , demain perfide , qu'eussiez vous dit ?

LUCINDE.

On m'auroit vivement offensée.

MARTON.

Ha ! pour offensée , non ? Si cela étoit , vous sentiriez l'outrage que vous vous faites , & la honte que vous recevez....

LUCINDE.

Moi !

18 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,
MARTON.

Vous, Madame, n'aimez-vous pas Moncade ? C'est son portrait que je viens de faire.

LUCINDE.

Comme vous le peignez, Marton ?

MARTON.

Comme il est, Madame, & comme il devrait vous paroître. Tant qu'il n'a eu dessein que de vous plaire, & d'être aimé de vous, le plus joli homme du monde étoit Moncade ; mais dès qu'il a vû que vous le vouliez toujours fidele & toujours amoureux, a-t il seulement pu se résoudre à conserver les moindres égards pour vous ? Que n'avez-vous pas fait pour lui ? Songez enfin, Madame, que vous vous devez quelque chose à vous-même ? Vous me pardonnerez bien la liberté que je vais prendre ? Que voulez-vous qu'on pense d'un jeune homme aimable sans bien, logé chez vous sous le nom de votre parent, & qui n'a jamais été en état de faire de dépense que depuis que vous l'aimez. Je veux que le dessein de l'épouser puisse justifier votre conduite ; mais en attendant, vous laissez penser, vous laissez dire, & insensiblement vous vous faites une réputation qui ne vous fait pas grand honneur : je croi, j'en jurerois même, que votre passion n'est point allée au-delà des regards & de la parole ; mais, Madame, est-on obligé de croire ce que Marton croit de vous ? Le monde qui n'est pas bon, mène souvent la passion des autres plus loin qu'elle n'est allée ; pensez à votre gloire & à votre repos. Mais, Madame, où allez-vous ?

LUCINDE.

Je ne sçai : Moncade seroit-il éveillé ? Mais non. Vas y toi-même, examine ses actions, ses discours, & m'en rapporte jusques au moindres paroles.

MARTON.

Ce sont des soins bien inutiles, j'aurai toujours mal entendu, si je ne le peins constant, amoureux, fidele.

SCENE V.

MARTON, PASQUIN.

PASQUIN.

HA ! te voilà Pasquin , que cherches-tu donc tant ?

PASQUIN.

Je cherchois une folle ; je t'ai trouvée , je ne cherche plus rien , comme tu vois.

MARTON.

Tu n'es pas mal impertinent , puis-je voir ton Maître.

PASQUIN.

Non , il n'est encore éveillé que pour lui , avant qu'il ait niaisé tout son saoul dans un fauteuil & à sa toilette , il a ma foi encore plus d'une bonne demie heure à dormir.

MONCADE de sa chambre.

Hé ! ... hé ! Pasquin ?

PASQUIN.

Monfieur ?

MARTON.

Je reviendrai dans un moment.

PASQUIN.

Tu n'aimes pas les nudités , à ce que je vois : attends , aide-moi , je te prie , à porter la toilette ici.

MARTON.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Il dit qu'il fume dans sa chambre.

20 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,

MARTON.

J'ai peur qu'il ne fume dans sa tête beaucoup plus
que dans sa chambre.

MONCADE.

Allons donc , hei !

PASQUIN.

On y va. Comme diable il crie ? Ne diroit-on pas
qu'il a bien des affaires ?

S C E N E V I.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

Vendras-tu donc ?

MONCADE.

Me voilà ?

MONCADE.

Quel temps fait-il ?

PASQUIN.

Il n'en fait point.

MONCADE.

Maraut , n'est-il venu personne me demander ?

PASQUIN.

Le grifon d'Araminte est dans un cabaret qui attend
que vous soyez éveillé.

MONCADE.

Cidalise n'a-t-elle point envoyé ici.

PASQUIN.

Je vous le gardois pour la bonne bouche tenez ;

voilà une Lettre & une Montre qu'elle vous envoie ;
son grifon va venir pour prendre la réponse.

MONCADE.

Tu n'as qu'à les mettre là.

PASQUIN.

Ne lisez-vous pas la Lettre.

MONCADE.

Non, je sçai tout ce qu'il y a dedans.

PASQUIN.

On frappe à la porte, ouvrirai-je ?

MONCADE.

Voi ce que c'est. Ha ! c'est de la part d'Araminte.

SCÈNE VII.

MONCADE, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS *donne une agraphe de pierreries.*

Où, Monsieur, voilà ce que Madame vous envoie : faites-vous réponse ?

MONCADE.

Réponse ? Non.

LE LAQUAIS.

Viendrez-vous, Monsieur ?

MONCADE.

Non.

LE LAQUAIS.

Demain ? N'est-ce pas, Monsieur ?

MONCADE.

Où ... un de ces jours hai ... Pasquin ... n'y a-t-il pas là une Montre ? *(Il donne la Montre au Laquais.)*
Porte cela à ta Maitresse ; allons donc, qu'on achève de m'habiller.

SCENE VIII.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN.

ET que dira Cidalise quand elle ne vous verra plus
sa Montre ?

MONCADE.

M'habilleras-tu, te dis-je ?

PASQUIN.

Et vous ne vouliez pas sortir !

MONCADE.

Je ne sçai ce que je ferai ; j'ai bien envie de passer
la journée ici. Non... Il faut que je sorte ; on frappe,
n'est-ce point encore quelque Laquais ?

PASQUIN.

Non, Monsieur, personne n'a frappé : avoués que
c'est un fatigant mérite que celui d'être un joli homme,
& de ne pouvoir pas faire un pas sans être couru de
tout le monde ; il y a quelques chagrins & quelques
périls à essuyer ; oui, quand on est fait comme vous.

MONCADE.

Il y a des momens où je voudrois n'être point fait
comme je suis, & où je donnerois toutes choses au
monde pour être fait comme toi : ne sçaurais-tu point
quelque secret pour me faire haïr ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, & facile même... Vous n'avez qu'à
continuer de vivre comme vous vivez, & je vous ga-
rantis haï & méprisé de tout le genre humain : on heurte
ce doup-ci.

MONCADE

Ouvre.

PASQUIN.

C'est de la part de Cidalife.

SCENE IX.

MONCADE, UN LAQUAIS,
PASQUIN.

UN LAQUAIS.

Monsieur, j'ai donné une Lettre & une Montre.
MONCADE *donne l'agraphe.*

Je sçai ce que c'est ; rien donne-lui cela.

SCENE X.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN.

CE qui vient de la flute s'en retourne au tambour.
MONCADE.

Te voilà bien étonné !

PASQUIN.

Moi, point : je trouve cela le mieux du monde ; aimer celle-ci aujourd'hui, demain la trahir ; prendre de l'une pour donner à l'autre, fausses confidences, noir-

24 L'HOM. A BONNE FORTUNE ;

ceurs, billets sacrifiez, flatterie, médisance, bagatelle, me voilà prêt à tout ; nous n'en ferons pas plus riches à la fin ; mais nous rirons bien, n'est-ce pas, Monsieur ?

MONCADE.

Ha ! je suis ravi de te voir raisonnable.

PASQUIN.

Ha ! Monsieur, qu'un Diable & un Hermite vivent ensemble quelque temps, l'Hermite deviendra Diable, ou le Diable Hermite, j'en suis absolument convaincu : ça, voyons qui fera la malheureuse que vous allez mettre en réputation par quelque nouvelle perfidie ; car aussi bien vois-je clairement que votre tendresse est usée pour la Marquise....

MONCADE.

Laquelle.

PASQUIN.

Hélas ! celle à qui vous juriez il n'y a pas longtemps, de n'être jamais infidelle.

MONCADE.

Non, je ne l'aime plus.

PASQUIN.

Vos feux ne sont gueres plus vehemens pour cette bonne Dame à qui je portai votre portrait le même jour.

MONCADE.

Ah ! si ; je ne la puis souffrir, elle met du blanc.

PASQUIN.

Et l'autre sa bonne amie.

MONCADE.

Elle n'a point d'esprit.

PASQUIN.

Et la veuve de ce Conseiller.

MONCADE.

Elle n'est pas riche.

PASQUIN.

PASQUIN.

Et sa Sœur.

MONCADE.

Elle ne peut souffrir l'odeur du tabac.

PASQUIN.

L'odeur du tabac ? Hé ! mort de ma vie de toutes celles-là, il n'y en a pas une dont vous ne m'ayez rompu la tête. Ah ! Pasquin, disiez-vous, elle est toute charmante, je l'aimerai toute ma vie, je souffrirais mille morts, plutôt que d'avoir conçu le dessein de changer ; je vous écoute, je la regarde, je l'examine, je trouve que vous avez raison. Pour le lendemain, je suis un sot, elle n'a pas le cœur délicat, ses manières sont rudes ; elle vous aime trop, elle est jalouse ou bien indifférente, elle ne peut souffrir l'odeur du tabac ; enfin vous leur trouvez toujours quelque défaut pour justifier votre inconstance.

MONCADE.

Que t'importes ?

PASQUIN.

Comment donc ? Que m'importes ? Vous ne contez pour rien mille faux sermens que je fais tous les jours ?

MONCADE.

Pourquoi les fais-tu ?

PASQUIN.

Pour rétablir votre réputation chancelante.

MONCADE.

Qui t'a chargé de ce soin ?

PASQUIN.

Ah ! ah ! ceci n'est pas mauvais, qui m'en a chargé, dites-vous ?

MONCADE.

Oui ?

PASQUIN.

Mon honneur.

MONCADE.

L'honneur de Pasquin ?

PASQUIN.

Affurement, ne voudriez-vous pas que j'aidasse à confirmer par tout, que le plus scelerat, le plus vain, le plus infidele, le moins amoureux homme du monde, c'est vous ?

MONCADE.

Cela ne me pleroit point du tout.

PASQUIN.

Hé ! que voulez-vous que je dise à de semblables discours : car vous ne voyez là que l'ébauche du portrait qu'on me fait de vous tous les jours : que faut-il donc que je réponde ?

MONCADE.

Rien ; te taire, & commencer dès-à-présent.

PASQUIN.

Oh ! Monsieur, qui ne dit mot consent, & je ne veux point qu'on croye dans le monde que je connoisse votre caractere, & que je l'approuve, puisque je reste avec vous ; & d'ailleurs par ma foi, je ferois bien mes affaires & les vôtres : car enfin, voyez-vous, chacun songe à son petit intérêt, je n'aurois qu'à me taire vraiment sur cent questions que l'on me fait : mon pauvre Pasquin, me dit l'une, tien voilà une Bague, je te prie apprends-moi ce que fait ton Maître, à quelle heure est-il revenu ? Comment est-il quand il ne me voit pas ? Songe-t-il à moi ? Te parle-t-il de moi ? Est-il inquiet, joyeux, triste, gai, mélancolique, content, taciturne, évaporé, chagrin, plaisant, sage, fou ; que diable sçai-je, & cent mille autres de semblable nature.

MONCADE.

Hé ! bien, que répons-tu pour lors.

PASQUIN.

Selon la Bague.

MONCADE.

Ah ! je sçavois bien que chez toi mon honneur & le tien marcheroient bien loin après ton intérêt. Changeons de discours ; sçais-tu bien une chose ?

PASQUIN.

Qu'est-ce ?

MONCADE.

Je crois que je suis amoureux.

PASQUIN.

Quoi , amoureux ! Là ce qu'on appelle amoureux de bonne foi !

MONCADE.

Oui , te dis-je , amoureux.

PASQUIN.

Mais parlez-vous là sérieusement ?

MONCADE.

Veux-tu que je me donne au diable pour te le faire croire ?

PASQUIN.

Et Lucinde ?

MONCADE.

Oh ! Lucinde , Lucinde ; elle n'en sçaura rien.

PASQUIN.

Tant mieux pour vous. Mais , dites-moi , combien cela durera-t-il.

MONCADE.

Tu m'en demandes trop , comme si l'on pouvoit répondre de cela ?

PASQUIN.

La connois-je.

MONCADE.

Tu la connois.

B ij

28 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,

PASQUIN.

Il faut que vous l'aimiez depuis fort peu ; car je ne vous en ai jamais oui parler.

MONCADE.

A peu près.

PASQUIN.

Est-elle belle bon, peste de sot, est-ce à présent qu'il faut vous le demander ? Vous me le direz dans peu de temps : où loge-t-elle ? Loin d'ici ?

MONCADE.

Non,

PASQUIN.

Tant mieux ; car dans les commencemens c'est une fatigue de Diable quand il faut porter réglément trois billets tous les jours.

MONCADE.

Tu n'auras pas grand peine à le faire , tu les donneras sans sortir.

PASQUIN.

Hé ! comment ?

MONCADE.

Elle loge ici.

PASQUIN.

C'est Leonor ?

MONCADE.

Tu l'as dit.

PASQUIN.

Ah ! Monsieur !

MONCADE.

Qu'as-tu ?

PASQUIN.

Songez-vous bien à ce que vous faites ?

MONCADE.

Fort bien.

PASQUIN.

Leonor, amie de Lucinde ! à sa vue vous n'y songez pas, ou vous voulez vous perdre absolument. Hé ! Monsieur, où est la probité, l'honneur, songez-vous, dis-je....

MONCADE.

J'aime les moralités, elles endorment.

PASQUIN.

Tenez, Monsieur, voilà Marton, instruisez-là de tout ce beau dessein.

SCENE XI.

MONCADE, MARTON, PASQUIN.

MONCADE.

HÉ ! bon jour, Marton.... Que voulez-vous ?

MARTON.

Vous donner le bon jour, Monsieur.... J'ai à vous parler de la part de Madame.

MONCADE.

Mon juste-au-corps ?

MARTON.

Si je n'avois cru rendre service à Madame & à vous, Monsieur, je ne me serois pas chargée de vous parler, je me suis flattée que vous écouteriez agréablement ce que j'ai à vous dire ; vous sçavez si je suis dans vos intérêts, cela me fait peine de voir que vous ne vouliez pas devenir heureux ; que ne donnerois-je pas pour vous voir faire de sérieuses réflexions sur votre humeur ; pour moi je vous crois trop honnête homme pour ne vous pas reprocher quelquefois votre conduite avec Lucinde.

50 L'HOM. A BONNE FORTUNE ;
MONCADE.

Ma montre.

MARTON.

Oseroit-on vous dire que vos sentimens dispersez à vingt Coquettes, ne vous rendront ni plus aimable ni plus heureux ... à qui devraient-ils être fideles, ces sentimens que nous ne voyons plus, si ce n'est à la plus tendre, & peut-être à la plus aimable personne du Royaume.... Croyez-moi, Monsieur, & vous croirez une fille toute affectionnée à vos intérêts, soyez heureux pendant que vous pouvez l'être; il vient un temps où le desir de le devenir n'est plus qu'un desir desesperant; vous ne ferez pas toujours aimable, & vous ne trouverez pas toujours une Lucinde qui vous aime.

MONCADE.

Mon épée ?

MARTON.

Cinquante mille écus & Lucinde ... en ce temps-ci ... la jolie somme ... cela devrait être bien tentant pour vous; & je ne sçache gueres que vous qui voulut s'aviser de n'être point tenté de tout cela.

MONCADE.

Ma bourse ?

MARTON.

En vérité, Monsieur, vous avez beau dire & beau faire, à quelque usage que vous prétendiez mettre tout le mérite que vous avez, & vous en avez beaucoup ... si l'on en croit les connoisseuses, je veux devenir la plus grande Demoiselle de Paris, s'il peut jamais vous valoir cinquante mille écus & Lucinde.

MONCADE.

Ma perruque.

MARTON.

Ce que je vous dis devoit-il vous paroître assez désagréable pour ne vouloir pas seulement me dire un mot ?

MONCADE.

Suis-je bien , Marton ?

MARTON.

Hé ! vous n'êtes que trop bien , & nous en enrageons.

MONCADE.

Mes gands , mon chapeau.... Adieu Marton.... (*En s'en allant.*) Hé... Pasquin ?

PASQUIN.

Monseigneur.

MONCADE.

Écoute.

SCENE XII.

PASQUIN, MARTON.

MARTON.

PAr ma foi voilà un vilain petit homme ... & toi t'imagines-tu que je m'accommode de tes froideurs & de tes absences d'amour ?

PASQUIN.

J'aime les moralités , elles endorment.

MARTON

Va , va , traître , je t'apprendrai....

PASQUIN.

Tu ne sçais ce que tu dis.

MARTON.

Comment , à une fille comme moi ? Un homme comme toi ? Scélerat , infâme...

B iv

PASQUIN.

Laisse, laisse ces beaux noms, ces noms illustres à l'indigne Petit-Maître que je fers, donne m'en de plus doux, & qui me conviennent.

MARTON.

A toi, des noms plus doux ?

PASQUIN.

Ha ! pardon ma fille, j'ai la tête si pleine des folies de Moncade.

MARTON.

Et des tiennes.

PASQUIN.

Que sans penser que tu fusses-là.

MARTON.

Maniere de justification assez obligeante, je n'en tiendrai compte.

PASQUIN.

Je te redisois les mêmes paroles qu'il m'a dites lorsque j'ai voulu fronder sa conduite.

MARTON.

Je le crois, tu sçais que j'ai à me plaindre de toi, & que je trouve fort mauvais....

PASQUIN.

Suis-je bien Marton ?

MARTON.

Ha ! traître, tu copies Moncade mais ne pense pas que je sois assez folle pour copier Lucinde.

PASQUIN.

Adieu mon enfant, je vous donne le bonjour.

MARTON.

La peste soit du marouffe.

Fin du premier Acte,



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

UN LAQUAIS, ARAMINTE.

LE LAQUAIS.

E vais voir si l'on peut voir Madame.

J

ARAMINTE.

Hé ! mon enfant , dis-moi un peu je te prie , Moncade est-il ici ?

LE LAQUAIS.

Je ne sçai , je ne croi pas : sonnerai-je , Madame ?

ARAMINTE.

Oui , sonne ; où peut être Moncade ? Sa conduite ne me satisfait point ; il a le don de gâter tout ce qu'il fait d'agréable dans le même moment qu'il le fait , & le peu d'empressement qu'il marque pour me voir , détruit le plaisir que j'ai reçu de la Montre qu'il m'a envoyée ce matin.

SCENE II.

MARTON, ARAMINTE,
LE LAQUAIS.

HÉ ! bien, qui diancre te fait sonner si fort ?
LE LAQUAIS.

On demande Madame.

ARAMINTE.

Que fait-elle ?

MARTON.

Elle n'a point dormi de toute la nuit, elle vient de s'assoupir tout à l'heure ; si vous voulez, pourtant, j'irai lui dire.

ARAMINTE.

Non, Marton, j'attendrai qu'elle soit éveillée.

MARTON.

Où que Moncade soit revenu.

ARAMINTE.

Pourquoi Moncade ?

MARTON.

Pour vous tenir compagnie en attendant Madame.

ARAMINTE.

Je n'ai que faire de Moncade ?

MARTON.

Et cependant, Madame, pardonnez-moi si je vous parle si librement ; il court un bruit que vous ne le haïssez pas.

ARAMINTE.

Moi ?

MARTON.

Tout le monde dit qu'il vous aime du moins.

ARAMINTE.

Tout le monde a menti, Marton; & s'il est vrai que certains rapports entre les gens forment ordinairement les passions, je ne me tiendrois gueres plus coupable de l'aimer, que de lui avoir inspiré de l'amour; de grace quand vous entendrez de pareilles sottises.... Mais qui prend donc plaisir à semer des galanteries de la sorte? Moncade lui-même n'y auroit-il point de part?

MARTON.

Hé! Madame, à quoi vous arrêtez-vous? Ce qui vous fâche, fait aujourd'hui la gloire de la plupart des Dames, & le plaisir de faire dire qu'on les aime, l'emporte sur celui d'être aimées véritablement.

ARAMINTE.

Je ne suis pas de celles-là, Marton, & Moncade seroit de tous les hommes celui de qui je voudrois le moins qu'on le dit.

MARTON.

C'est cependant, dit-on, la coqueluche de Paris.

ARAMINTE.

Ce n'est pas la mienne.

MARTON.

Il a de l'esprit, pourtant.

ARAMINTE.

Je le trouve d'une sottise & le plus ennuyeux personnage....

MARTON.

Il est bien fait.

ARAMINTE.

Cela se peut-il dire? Je ne le puis souffrir.

MARTON.

Pour écrire, personne n'écrit mieux que lui.

ARAMINTE.

Que dites-vous? Il est vrai que je n'ai point vu

B vj

36 L'HOM. A BONNE FORTUNE,

de ses lettres ; mais enfin à ses manières je le crois incapable de rien faire de bien.

MARTON.

Ha ! j'en connois d'assez difficiles qui ne laisseroient pas de s'en accommoder.

ARAMINTE.

Et qui , Marton !

MARTON.

Quel intérêt y prenez-vous ?

ARAMINTE.

J'ai des raisons pour le sçavoir.

MARTON.

J'en ai peut-être pour ne vous le pas dire.

ARAMINTE.

Je t'en conjure.

MARTON.

Que vous importe ?

ARAMINTE.

Je voudrois connoître la malheureuse qui s'attache-
roit si mal à propos.

LE LAQUAIS.

Cidalise demande à voir Madame.

MARTON.

Tenez , voilà justement une de ses malheureuses.

Elle sort.

SCENE III.

ARAMINTE, CIDALISE.

CIDALISE.

Vous voilà bien seule , Madame ?

ARAMINTE.

Vous voyez , Madame.

C O M E D I E.

37

C I D A L I S E.

Où est Lucinde , Madame ?

A R A M I N T E.

J'attens qu'elle soit éveillée.

C I D A L I S E.

Il faut que je fasse la même chose , puisqu'aussibie
je viens de renvoyer mon carosse.

A R A M I N T E.

J'ai le mien là bas , Madame , dont vous pouvez li-
brement disposer.

C I D A L I S E.

Pourrais-je être mieux qu'avec vous , Madame !

A R A M I N T E.

Je sçai des gens que vous me préféreriez sans peine.

C I D A L I S E.

C'est du moins quelque chose ; que je vous le dise.

A R A M I N T E.

C'est peu de chose lorsque l'on est instruite du con-
traire ; mais que vois-je.

C I D A L I S E.

Que voyez-vous , Madame ?

A R A M I N T E.

J'admire votre attache ; les diamans en sont fort
nets , ils sont tout-à-fait bien mis en œuvre.

C I D A L I S E.

La trouvez-vous belle , Madame ?

A R A M I N T E.

Fort belle , Madame.

C I D A L I S E.

Je suis ravie qu'elle soit de votre goût.

A R A M I N T E.

Il n'y a pas longtemps que vous l'avez , Madame ?

C I D A L I S E.

Il y a très-longtemps , Madame ; mais je la porte
rarement.

38 L'HOM. A BONNE FORTUNE ;
ARAMINTE.

Me tromperois-je ? Avec votre permission , Madame.
Non, Madame, il n'y a pas si longtemps que vous dites.

CIDALISE.

Je vous dis vrai , Madame.

ARAMINTE.

Je sçais ce que je dis , Madame.

CIDALISE.

Et moi , Madame , je sçais que vos questions com-
mencent à me lasser.

ARAMINTE.

Mais de grace , dites-moi comment vous l'avez eue ?

CIDALISE.

Je n'ai point de compte à vous rendre là-dessus.

ARAMINTE.

Où l'avez-vous achetée.

CIDALISE.

Finissons , s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Elle ne vous coute gueres. *Elle reconnoit la Montre
qu'elle avoit envoyée à Moncade.*

CIDALISE.

Elle me coute , Madame , elle me coute autant que
vous avez payé de votre Montre.

ARAMINTE.

Quel galimatias me faites-vous ? Madame , qu'a de
commun ma Montre avec l'Attache dont je vous parle !

CIDALISE.

Madame , n'entrons point dans un éclaircissement
fâcheux. Dans ces sortes d'affaires , le meilleur est de
passer la chose sous silence , il s'en trouve de bien plus
malheureuses. Dans cette aventure , du moins si nous
perdons un Amant , nous retrouvons nos bijoux ; je
vais vous rendre votre attache , ou je la garderai si
vous en voulez faire autant de la montre.

ARAMINTE.

Non , Madame ; je ne veux rien garder qui me donne le moindre souvenir du plus scelerat de tous les hommes.

CIDALISE.

Tenez , Madame , voilà votre Attache.

ARAMINTE.

Et voilà votre Montre.

SCENE IV.

ARAMINTE, MARTON, CIDALISE.

MARTON.

Quel troc faites-vous là ? Que je voye ?

CIDALISE.

Ce n'est rien , Marton : adieu Madame , je vais prendre votre carosse.

ARAMINTE.

Ne le gardez pas !

CIDALISE.

Je ne vais qu'ici près.

MARTON.

Madame va venir ici.

CIDALISE.

Je me suis souvenue d'une affaire pressée.

ARAMINTE.

Ta Maitresse vient , dis-tu ?

MARTON.

Je l'entends.

ARAMINTE.

Je prétends tout à l'heure me venger de la perfidie de Moncade.

SCENE V.
ARAMINTE , LUCINDE.

LUCINDE.

M Adame , je suis au désespoir de vous avoir fait attendre.

ARAMINTE.

Je suis venue ici pour vous dire la chose du monde qui doit vous surprendre le plus.

LUCINDE.

Ne tardez point , Madame , je suis déjà dans une impatience....

ARAMINTE.

Non , Madame , s'il vous plaît , ce sera devant Moncade.

LUCINDE.

A-t-il quelque part dans ce que vous avez à me dire ?

ARAMINTE.

Je veux vous faire connoître quel est le cœur d'un homme que vous estimez peut-être trop.

LUCINDE.

Madame , voilà la porte de son appartement. Marton , Marton ?

SCENE VI.
ARAMINTE , LUCINDE , MARTON.

MARTON.

M Adame.

LUCINDE.

Dites à Moncade que Madame veut lui parler.

MARTON.

Moncade ? Il est forti , Madame , il y a plus d'une
heure. *Elle fort.*

LUCINDE.

Voilà qui est bien , je n'apprendrai donc point ;
Madame , ce qu'il étoit , disiez-vous , si important que
je sçusse.

ARAMINTE.

Outrage-t-on ainsi les gens ? Non , Madame , je
vous le repete encore une fois , Moncade ne mérite pas
d'être considéré par une personne comme vous.

LUCINDE.

Vous me paroissez assez bien instruite , Madame , &
la maniere dont vous parlez de lui , commenceroit à me
déplaire , si vous continuiez à me cacher les raisons
qui vous y obligent.

ARAMINTE.

Hé ! bien , Madame , apprenez à votre honte & à la
mienne , que Moncade nous trompoit toutes deux ,
qu'il est le plus scelerat des hommes , & qu'enfin défabusée par ses perfidies , j'ai cru que je devois vous tirer de l'erreur où vous êtes.

LUCINDE.

Vous m'obligez beaucoup , Madame , quoi qu'un
peu tard ; & vous souffrirez sans vous fâcher , s'il
vous plaît , que je vous dise que vous vous consoleriez aisément de mon erreur si vous étiez encore dans la votre.

ARAMINTE.

Moncade m'a fait croire aisément tout ce qu'il a
voulu , Madame , & ce sont des éclaircissemens qu'entre
lui , vous & moi....

LUCINDE.

Ah ! Madame , de pareils éclaircissemens entre trois
personnes sont ordinairement fâcheux , évitons-les , &

42 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,
me donnez sans eux , je vous prie , toutes les marques
que vous pourrez de son infidélité.

ARAMINTE.

Vous allez voir Moncade tout entier , Madame.

LUCINDE.

Ah ! volage !

SCENE VII.

ARAMINTE , LUCINDE , PASQUIN.

ON PASQUIN *à part.*
N parle de mon Maître.

ARAMINTE.

Je vous rendrai certaine...

LUCINDE.

Perfide !

PASQUIN.

C'est de lui...

ARAMINTE.

Tenez , Madame , lisez.

LUCINDE.

Traître , infidelle.

PASQUIN.

Oh ! c'est de lui assurément , je le reconnois aux
épithetes. Écoutons.

ARAMINTE.

Vous sçavez , je vous prie , que c'est la seule qui
me soit restée de plus de trente Lettres qu'il m'a écri-
tes , & que j'aurois encore , sans l'imprudenc d'une de
mes femmes qui les lui laissa prendre dans ma cassette ;
heureusement j'avois celle-ci sur moi , elle suffit.

PASQUIN.

Je crois que nous n'avons qu'à déloger au plutôt.

LUCINDE *lit tout bas.*

ARAMINTE.

Qu'en dites-vous, Madame ?

LUCINDE.

Hélas ! Madame, que dirois-je ! Je ne dis rien.

ARAMINTE.

Vous prenez cette affaire avec bien de la modération.

LUCINDE.

Dans celles de cette nature, le bruit sert à peu de chose.

PASQUIN.

Plut au ciel que nous en fussions quittes pour du bruit.

ARAMINTE.

Adieu, Madame.

LUCINDE.

Madame, je vous donne le bon jour.

ARAMINTE.

Ne me rendez-vous pas ma Lettre.

MARTON.

Non, Madame, de grace laissez-la moi.

ARAMINTE.

Ces sortes de choses ne sont bonnes qu'entre les mains des personnes intéressées.

LUCINDE.

Elle ne sortira pas des miennes.

ARAMINTE.

Adieu donc, Madame. Où allez-vous ?

LUCINDE.

Madame, je vous laisse ; aussi-bien ne suis-je gueres en état....

ARAMINTE.

Rentrez donc.

SCENE VIII.
LUCINDE , PASQUIN.

PASQUIN.

JE le sçavois bien , moi , que nos bonnes fortunes nous feroient bien voir du pays : juste ciel !

LUCINDE.

Ah ! Pasquin , où est ton Maître ?

PASQUIN.

Je crois qu'il est allé jouer quelque part.

LUCINDE.

Va-t'en lui dire qu'il vienne me parler tout à l'heure ; mais tout à l'heure , entends-tu ? Dis-lui que j'ai quelque chose à lui apprendre de la dernière conséquence : qu'il vienne incessamment ; amene-le avec toi , entends-tu bien au moins ?

PASQUIN.

Et oui , Madame , je n'entends que trop , & je n'ai que trop entendu.

LUCINDE.

Va donc vite , attends , demeure , je vais lui écrire un mot , cela le pressera davantage , j'aurai fait dans un instant.

SCENE IX.

PASQUIN *seul.*

AH ! c'est à ce coup-ci que nous voilà perdus sans ressource ; que la peste étouffe les coquets , la coqueterie , & tous ceux qui l'ont inventée ; nous voilà pris au trébuchet.

SCENE X.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

AH ! Monsieur !

MONCADE.

Qu'y a-t-il ?

PASQUIN.

Vous êtes perdu.

MONCADE.

Comment ?

PASQUIN.

Monsieur , Araminte , cette maudite Araminte , par
des raisons que je ne comprends pas....

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

Elle a remis entre les mains de Lucinde la Lettre que
vous lui écrivîtes hier.

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

Hé bien , que voulez-vous d'avantage : ne devinez-
vous pas la suite.

MONCADE.

Hé bien.

PASQUIN.

Vous rêvez , je pense , avec votre hé bien.

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

Hé bien , hé bien , hé bien , oh , hé mal de par tous
les diables , dites-le donc une fois.

46 L'HOM. A BONNE FORTUME ;
MONCADE.

Attends , demeure ici , je vais...

PASQUIN.

On va me donner ordre de vous aller chercher.

MONCADE.

N'importe , je vais ... je voudrais qu'Araminte fut monté.

PASQUIN.

Oh ! qu'elle est laide à présent , n'est-ce pas , Monsieur ?

MONCADE.

Il faut...

PASQUIN.

Voici Lucinde.

SCENE XI.

LUCINDE , MONCADE , PASQUIN.

LUCINDE.

Tiens , Pasquin , porte à Moncade... Ah vous voilà , Monsieur , je suis ravi de vous trouver si à propos.

MONCADE.

Hé , Madame , songez-vous encore que je suis au monde ?

LUCINDE.

J'y ai songé du moins jusques ici ; mais désormais...

MONCADE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vos résolutions sont prises.

LUCINDE.

Plût au ciel que je ne t'eusse jamais vû , monstre , que je ne regarde qu'avec horreur.

PASQUIN.

Cela commence assez bien.

MONCADE.

Je reconnois à ces termes ceux qui vous les ont inspirés.

LUCINDE.

Et tu reconnoîtras par les effets, la récompense qui t'est due.

MONCADE.

Je sçais à qui je dois rendre graces de l'indifference que vous me marquez depuis quelque temps.

LUCINDE.

Ne t'en prends qu'à toi-même du mépris que toute ma vie je veux avoir pour toi.

MONCADE.

Vous m'apprîtes hier qu'il falloit que je commençasse à m'y accoutumer.

LUCINDE.

Infidele, je n'ai jamais passé un jour sans te donner quelque marque de ma tendresse.

MONCADE.

C'en sont de bien tendres, Madame, de répondre si mal aux empressements que l'on a de recevoir une Lettre, sans daigner faire sçavoir aux gens... mais, Madame, ne parlons plus de cela.

LUCINDE.

Quelle Lettre, perfide, que veux-tu dire!

MONCADE.

Ah! cessons ce discours, ou m'épargnez de semblables noms.

LUCINDE.

Non, non; je veux que tu t'explique, je me justifierai de tout aisément, & j'en aurai plus de plaisir à te convaincre après, de la lâcheté la plus noire. Pour-suis encore une fois de quelle Lettre prétends-tu me parler.

MONCADE.

Hé ! Madame , à quoi tout cela est-il bon , de la Lettre que Pasquin vous rendit hier.

LUCINDE.

A moi ?

MONCADE.

A vous , Madame.

LUCINDE.

Moi , j'ai reçu une Lettre !

MONCADE.

Hé vous-même , Madame.

LUCINDE.

Que Pasquin m'a rendue !

MONCADE.

Lui-même.

LUCINDE.

Cela est faux.

MONCADE.

Pasquin ?

PASQUIN.

Monfieur.

MONCADE.

N'écrivis-je pas une Lettre hier ?

PASQUIN.

Oui , Monfieur.

MONCADE.

Ne te dis-je pas de la porter à Paris.

PASQUIN.

Cela est vrai.

MONCADE.

A qui te dis-je de la rendre ?

PASQUIN.

A qui ?

MONCADE.

MONCADE.

Oui, coquin, à qui? N'étoit-ce pas à Madame?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

MONCADE.

N'es-tu pas venu tout exprès?

PASQUIN.

J'en demeure d'accord.

MONCADE.

N'es-tu pas entré dans ce logis pour la donner?

PASQUIN.

Cela est certain.

MONCADE.

Hé bien, qu'as-tu fait bourreau, réponds?

PASQUIN.

Monsieur....

MONCADE.

Tu l'as perduë, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Monsieur, quand je suis entré dans la chambre de Madame, lorsque j'ai crû prendre la Lettre pour la mettre entre ses mains..

MONCADE.

Hé bien?

PASQUIN.

Je ne l'ai pas trouvée.

MONCADE.

(*Au Valet.*) Ah coquin! (*à Lucinde.*) Madame, je vous demande pardon; (*au Valet.*) je ne sais qui me tient; (*à Lucinde*) je suis au désespoir de vous avoir accusée aussi injustement que j'ai fait. (*au Valet.*) Cherchez cette Lettre, Maraut, y avoit-il quelqu'un dans la chambre?

PASQUIN.

Il y avoit mille gens, Monsieur.

C

MONCADE.

Ma Lettre sera perdue ; je suis au désespoir , on verra que je vous priois de venir passer à la campagne quelque heure avec moi chez ma Tante , & ceux qui ne cherchent que l'occasion de vous déchirer... Mais de grace , Madame , puisque je n'ai pû vous déguiser mes sujets de chagrins , apprenez-moi ce qui vous agite si furieusement contre moi.

LUCINDE.

Ah ! le détour est fort adroit , je l'avouë , & je serois peut-être assez bonne pour te croire , si le billet pouvoit s'accorder à ce que tu me dis ; je l'ai ce billet , il est entre mes mains , ne t'informe point de la manière dont il y est venu , & voyons comme tu feras pour tourner à mon avantage tout le mépris qu'il y paroît pour moi.

MONCADE.

Du mépris pour vous ?

LUCINDE.

Oui , cruel , & dans toute son étendue. Écoutez.

(Elle lit.)

Je suis à la campagne depuis deux jours , & j'y suis sans Lucinde ; la complaisance que je suis obligé d'avoir pour une Tante malade , me fait rester ici dans une étrange solitude. N'essayera-t-on point de me la rendre supportable. Si vous ne vous chargez de ce soin , ma chere Lucinde , toute la terre ensemble n'en viendrait pas à bout , je n'aimerai & n'adorerai que vous de ma vie. Adieu.

PASQUIN.

Vous verrez qu'on aura contrefait son écriture , que dira-t-il ?

MONCADE.

Ah ! je connois à présent qu'il n'est rien que l'on n'empoisonne ; donnez-moi ce billet , Madame , je vous prie....

(Il lit de cette maniere.)

Je suis à la campagne depuis deux jours, & j'y suis sans Lucinde ! La complaisance que je suis obligé d'avoir pour une Tante malade, me fait rester ici dans une étrange solitude. N'essayera-t-on point de me la rendre supportable. Si vous ne vous chargez de ce soin, ma chere Lucinde, toute la terre ensemble n'en viendrait pas à bout, je n'aimerai & n'adorerai que vous de ma vie. Adieu.

Ce billet est rempli de mépris pour vous ?

LUCINDE.

Ah ! Moncade, Moncade, vous avez bien des ennemis, ou je suis bien foible.

MONCADE.

Ceci cache quelque chose encore, Madame, éclaircissez-m'en, je vous en conjure, que je connoisse les gens de qui je dois me défier.

LUCINDE.

Non, Moncade, contentez-vous que je n'ajoute point de foi aux trahisons dont je vous soupçonnois.

MONCADE.

Madame, je suis le plus heureux homme du monde aujourd'hui, mais l'innocence est-elle toujours reconnue, & ne dois-je point appréhender que la miennne ne succombe à la fin sous les traits de quelque imposture nouvelle ?

LUCINDE.

Ah ! Moncade, vos intérêts peuvent-ils être en de meilleures mains que les miennes ; je ne suis que trop ingénieuse à chercher des raisons pour vous excuser, & mes soupçons ne commencent que lorsque je ne puis vous trouver innocent.

MONCADE.

Cependant, Madame, aujourd'hui que devenois-je, si par un miracle que je ne comprends pas, la vérité ne

C ij

se fut montrée à vos yeux, je perdois pour jamais un cœur que mes soins, mes respects, ma fidélité me devoient conserver éternellement. Puis-je être un moment désormais sans des inquiétudes mortelles : oui, Madame, il me passe par la tête cent choses plus bizarres l'une que l'autre : je sens que je consentirois dès-à-présent à ne vous voir de ma vie, plutôt que de vous voir encore une fois si cruellement prévenuë : moi, perfide à ma chere Lucinde ? Madame, si vous ne me rassurez contre tout ce qu'on peut tenter contre moi, si vous ne me promettez de fermer la bouche de ceux qui me desservent auprès de vous, vous me verrez mourir de désespoir.

LUCINDE.

Vous n'aimez que moi, Moncade ?

MONCADE.

Je haïs tout ce qui n'est point vous.

LUCINDE.

Ah ! Moncade, ne me trompez point.

MONCADE.

Pourquoi le ferois-je, Madame ?

LUCINDE.

Que sçai-je, pour entasser conquête sur conquête, pour satisfaire une vanité ridicule dont tous les jeunes gens se piquent aujourd'hui ; les choses si aisées ne font point d'honneur, Moncade.

MONCADE.

Ah ! Madame ; j'aimerois mieux mourir.

LUCINDE.

Que ferez-vous aujourd'hui ?

MONCADE.

Madame, mon frere m'a mandé de me rendre chez lui.

LUCINDE.

Irez-vous ?

MONCADE.

Tout-à-l'heure, Madame.

COMEDIE. 53
LUCINDE.

Quand vous reverra-t-on ?

MONCADE.

Tout le plutôt que je pourrai.

LUCINDE.

Adieu, Moncade, songez à moi.

SCENE XII.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN.

HÉ bien, Monsieur, je m'apprends, comme vous voyez.

MONCADE.

Tu fais des merveilles.

PASQUIN.

Tout franc, Monsieur, si vous n'aviez été secondé, notre barque étoit renversée : en vérité quelque peine que vous ait donné cette aventure, je ne suis point fâché qu'elle soit arrivée ; car je ne doute point qu'à près une allarme si chaude, vous ne preniez une ferme résolution de ne plus retomber dans de pareilles fautes.

MONCADE.

Quelle heure est-il ? Comment diable ? A quatre heures Dorisc m'attend dans l'Isle.

PASQUIN.

Monsieur !

MONCADE.

Tais-toi.

PASQUIN.

Ah ! quel homme ? Vous suivrai-je ?

MONCADE.

Non, j'oublois... porte ce billet à la Comtesse Dorvoir.

C iij

54 L'HOM. A BONNE FORTUNE,
PASQUIN.

A la Comtesse Dorvoir ; il y a quinze mois que vous ne l'avez vûë.

MONCADE.

Va , te dis je.

PASQUIN.

Quel diable d'imagination ? Ha , ha ... elle a vendu une Terre depuis huit jours , j'y vais ; mais où vous trouverai-je ? MONCADE.

Chez Bélize , où je dois être précisément à cinq heures ; ne sçais-tu pas ... ne te fais pas attendre au moins ; car je n'y ferai pas longtemps.

SCENE XIII.

PASQUIN.

Allez , allez , nous sommes d'ordre , & à force d'ordre à la fin tout n'ira rien qui vaille ; que maudit soit la première guenon qui le mit en réputation ! car enfin , qu'a-t-il donc de si merveilleux ? n'ai-je pas un nez , des yeux , un corps à peu près comme lui : c'est le hazard tout pur qui conduit toutes ces choses ; il ne faut d'abord que faire un peu de bruit , & tout vous réussit. Madame la Marquise est amoureuse d'un tel , cela se dit ; elle passe pour connoisseuse ; toutes les Dames galantes veulent sçavoir si elle a raison ; toutes s'empresent à lui plaire , l'une par un véritable étêtement , l'autre par jalousie de sa beauté , celle-ci pour se vanger d'un Amant qui l'aura quittée ; celle-là pour réveiller les ardeurs d'un Amant languissant ; & toutes enfin pour suivre la mode ; car il y a de la mode , oui en ceci comme en autre chose ; mais allons l'attendre , pourvû que je n'aide à tromper que six personnes dans le reste du jour , j'en ferai quitte à bon marché.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LEONOR, MARTON.

ERASTE.

MA sœur, j'ai vû Damis comme vous me l'avez conçeillé, je me suis gardé de lui parler de l'attachement que Lucinde, sa nièce, a pour Moncade; sans doute il est instruit de ce qui se passe, & je n'ai pas crû qu'il fut honnête d'aigrir encore un homme qui me paroît au désespoir: outre que ce sont de mauvaises manieres pour gagner le cœur des gens que l'on estime; mais ma sœur, je crois que le hazard aura fait tout ce que nous esperions. En deux mots, ma sœur, Araminte que je viens de rencontrer m'a assuré qu'elle venoit de défabuser Lucinde, qu'elle lui avoit remise entre les mains une Lettre de Moncade.

LEONOR.

Une lettre de Moncade écrite à Araminte?

ERASTE.

Oui, vous dis-je.

MARTON.

Ah! Madame, que j'en suis aise, nous allons voir

C iv

56 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,

par ma foi , le Maître & le Valet bien penauts ; ce petit freluquet de Moncade avec ses airs impertinens , ce Maraut de Pasquin commençoit à faire comme lui ; mais écoutez au moins , ne vous y trompez pas , cimentez la chose comme il faut , si vous leur donnez le temps de se racommoder...

LEONOR.

Ha ! je ne sçauois croire , après ce que j'entends , que Lucinde ait le cœur assez lâche...

MARTON.

Mon Dieu , Lucinde aime , Lucinde est crédule , & Moncade est un scélérat fort aimable , défiez-vous de tout , prenez-la dans l'emportement , ou vous ne tiendrez rien ; mais pour moi j'ai de la peine d'ajouter foi aux choses que vous me dites ; & je n'ai ce me semble remarqué aucune altération dans son visage.

ERASTE.

Elle étouffe sans doute son ressentiment , je tiens la chose d'Araminte.

LEONOR.

Allez donc , mon frere , allez la trouver ; examinez la situation de son âme , profitez d'un moment si favorable , & quelque chose enfin qui arrive , foyez sur que nous tenderons à la fin tant de piège à Moncade , que nous ferons ouvrir les yeux à Lucinde.

ERASTE.

Ah ! ma sœur , il est temps que vous le fassiez ; car en vérité je me meurs , cette préférence injuste m'affaîne , & je crois que je souffrirois moins , si Moncade ne la trompoit pas.

MARTON.

A quoi vous amusez-vous , vous nous dites ici les plus belles choses du monde , quand vous serez devant elle , vous ne pourrez desserrer les dents , si vous voyez Moncade auprès de ma Maitresse , il ne deparle point , quand il devroit cent fois lui répéter les mêmes choses.

ERASTE.

Il est heureux , Marton.

MARTON.

Allez le devenir si vous pouvez.

SCENE II.

LEONOR, MARTON.

LEONOR.

MAis Marton , plus je songe à ce que vient me dire mon frere , & moins j'y trouve d'apparence

MARTON.

Je n'y comprends rien non plus que vous ; Moncade étoit fort gai , lorsqu'il est sorti , Lucinde n'étoit point triste , il y a du mal entendu en tout ceci , ou Moncade aura joué quelque tour de son métier.

LEONOR.

Qu'aura-t-il pû lui dire contre une preuve si forte ?

MARTON.

Par ma foi je ne sçais rien , que vous dirois-je ? Il ouvre de grands yeux , il soupire , il menace , il pleure , il se jette à genoux , se promene à grands pas , casse une chaise , déchire une manchette , s'arrache des cheveux , ronge ses ongles , & à la fin il a raison.

LEONOR.

Voilà de belles manieres de se justifier.

MARTON.

Mais par ma foi , Madame , n'étoit que je lui ai déjà vû jouer mille fois le même rôle , je ne sçauois qu'en dire , il m'a fait pleurer moi dans les commens , mais à présent je suis aguerie ; mais vous , Madame , qui parlez , si vous avez tant d'envie de servir votre frere , qui le peut mieux que vous ? Car enfin

C y

58 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,
je ne suis pas aveugle , je m'apperçois depuis assez long-
temps que Moncade vous lorgne ; & parce que je
voyois que vous répondiez assez-bien à toutes ses mi-
nauderies , je croyois que vous ne manqueriez pas de
vous prévaloir de sa passion pour détromper Lucinde.

LEONOR.

Vous avez de bons yeux , Marton : hé ! bien , puis-
que vous l'avez découvert , je veux bien vous en faire
la confidence ; c'est à quoi je songe tous les jours , mais
c'étoit le dernier remede dont je voulois me servir ,
parce que je le trouvois le plus honteux.

MARTON.

Allez , Madame , rien n'est honteux pour punir un
scelerat.

LEONOR.

Mais j'ai peur qu'il ne se défie de moi.

MARTON.

Bon , lui , il se défieroit de vous si vous lui disiez
que vous le haïssez ? Il est si prévenu de son mérite ,
qu'il croit qu'on est forcé de l'aimer dès qu'on le voit ;
j'entends quelqu'un , c'est peut-être lui , il donnera
dans tous les panneaux que vous lui tendrez.

LEONOR.

Il est plus fin que tu ne crois.

MARTON.

Si il ne faisoit point de sottises , il n'auroit pas be-
soin de finesces , c'est à vous de l'embourber si bien ,
que rien ne soit assez fort pour le dégager.

LEONOR.

Laissez-moi faire.

SCENE III.

LEONOR , MONCADE.

MONCADE

JE ne sçai ce que je dois faire , Madame.

LEONOR.

Il faudroit lire dans votre pensée pour vous donner conseil.

MONCADE.

Dois-je rester, Madame, ou m'exposer à plus grand peril que j'ai couru de ma vie?

LEONOR.

Cette Énigme est assez difficile à développer; mais je ne vois point quel peril vous courez à demeurer ici.

MONCADE.

Ah! Madame, que mes yeux m'ont mal servi, que mes soupirs se sont mal expliqués; quoi! toutes mes actions n'ont pu se faire entendre?

LEONOR.

Je n'ai remarqué en vous que ce que vous prodiguez aisément à tout le monde.

MONCADE.

Ah! Madame, si je n'ai conservé que des airs honnêtes pour les autres, bien différens toutefois de ceux que j'ai pour vous, vous devez m'en tenir compte, je ne l'ai fait que pour mieux cacher mon amour.

LEONOR.

Ah! Moncade, songez-vous bien à ce que vous me dites?

MONCADE.

Oui, Madame, j'y ai songé, je sçais tout ce que je hazarde, je sçais que je perds Lucinde pour jamais, si vous abusez du sincere aveu que je vous fais; mais je sçais que je ne pouvois plus vivre & vous cacher ma tendresse.

LEONOR.

Je vous vois de trop près pour croire vos discours sinceres.

MONCADE.

Hé! que vous disent-ils, Madame, qui ne doit vous assurer de la plus forte passion qu'on ait jamais sentie?

C vj

60 L'HOM. A BONNE FORTUNE,
LEONOR.

Ne jurez-vous pas tous les jours à Lucinde la même chose ?

MONCADE.

Jugez par ces reproches continuels de l'amour que je sens pour elle.

LEONOR.

Mais vous la trompez donc ?

MONCADE.

Hé ! Madame , ne sçavez-vous pas vous-même comment la chose s'est faite ? Ne vous a-t-on point dit que mon oncle m'ordonna de m'attacher a elle , & que les grands biens dont elle est pourvue , lui firent entrer ce dessein dans la tête ? Je n'avois pour lors aucun engagement , je consentis à tout ce qu'on voulut , mais je vous vis , Madame , & l'intérêt de mon amour me feroit sans balancer négliger une fortune bien plus considérable.

LEONOR.

Ah ! Moncade ! Je ne sçais si tout ce que vous me dites est vrai ; mais je sens bien que je voudrois du moins...

MONCADE.

Ah ! Madame , souffrez je vous prie , que je me jette à vos genoux , & que je vous conjure au nom de la tendresse la plus vive , d'une passion qui ne finira jamais , de me mettre à l'épreuve la plus forte que vous puissiez imaginer. Voulez-vous les Lettres de Lucinde ? je vous les abandonne : voulez-vous que je ne la voye jamais ? j'y consens : voulez-vous qu'à vos yeux je brise son portrait ? je le ferai. Il n'est rien que je ne vous sacrifie , commandez.

LEONOR.

Je voudrois ne vous avoir jamais parlé.

MONCADE.

Que ne vous ai-je offert mes premiers vœux , je serois encore fidele.

LEONOR.

Mais Moncade, que me demandez-vous ?

MONCADE.

Que vous m'aimiez, que vous le pensiez, & que vous le disiez sans cesse.

LEONOR.

Vous me trahirez.

MONCADE.

Non, Madame, jamais.

LEONOR.

Me le signerez-vous ?

MONCADE.

De mon sang s'il le faut.

LEONOR.

Vous n'aimez point Lucinde, vous vivrez éternellement pour moi, vous me le promettez, & votre main est prête, dites-vous, à m'en signer l'aveu ?

MONCADE.

A l'instant même, commandez.

LEONOR.

N'oubliez donc rien, Moncade, de tout ce qui peut me confirmer vos sermens.

MONCADE.

Je vais vous le porter, Madame, pourvû qu'à votre tour vous donniez des marques d'une tendresse véritable.

LEONOR.

Vous serez content.

MONCADE.

C'est assez.

LEONOR.

Je vous attends.

SCENE IV.
LEONOR, MARTON.

HÉ bien, Madame.

LEONOR.

Tout va le mieux du monde. Et mon frere, que fait-il ?

MARTON.

Pas grand chose, Madame ; le voici.

SCENE V.
ERASTE, LUCINDE, LEONOR,
MARTON.

QUOI, Madame, rien ne peut vous défabuser.

LUCINDE.

Allez, Eraste, j'en sçais là-dessus plus que vous tous, cela est comme je vous l'ai dit.

LEONOR.

Comment donc ?

ERASTE.

La Lettre qu'Araminte a rendue à Madame, étoit une Lettre écrite pour elle.

LUCINDE.

Cela est ainsi.

ERASTE.

Araminte, par des raisons que l'on ne veut point

expliquer, s'est servie du hazard qui la lui a fait trouver pour nuire à Moncade.

LEONOR.

Hé! bien, mon frere, la chose est douteuse, Madame aime Moncade, elle prend son parti; que trouvez-vous là d'extraordinaire?

LUCINDE.

La chose n'est point douteuse, Madame, il y a des circonstances qui m'assurent de la vérité.

LEONOR.

Madame a raison. Montrez-lui qu'on la trompe, sans que Moncade puisse le nier, alors....

LUCINDE.

Ah! je vous réponds que si vous pouviez en venir à bout, je ne le verrois de ma vie.

ERASTE.

Mais, Madame, que faut-il donc davantage?

LEONOR.

Oh! mon frere, que vous êtes, étrange; entrez dans cette chambre, je veux vous parler.

ERASTE.

Mais....

LUCINDE.

Je veux vous parler, vous dis-je, suivez-moi.

SCENE VI.

LUCINDE, MARTON, MONCADE.

LUCINDE.

AH! J'en vois plus que je n'en veux voir, on veut chasser Moncade de mon cœur, on prend des moyens pour le faire, qui ne réussiront point.

64 L'HOM. A BONNE FORTUNE ;
MARTON.

Pour cela, Madame, on a tort ; pour moi je suis à présent de son côté ; il vous dit qu'il vous aime , pourquoi ne le pas croire ? On le soupçonne mal à propos ; on dit qu'il vous trompe , toute la terre le croit , qu'importe , vous êtes la partie intéressée une fois , il vous fait entendre ce qui lui plaît , cela suffit ; a-t-il à rendre compte de ses actions à d'autres ?

LUCINDE.

Mon Dieu , Marton , j'entends ce langage là , mais surtout soyez persuadée que je ne suis pas duppe , & que j'aurois des yeux comme un autre dans une affaire qui ne regarde que moi.

MARTON.

Moi , Madame , je vous parle sérieusement , ce garçon là vous aime terriblement.

MONCADE.

Tenez , Madame , voilà....

LUCINDE.

Que tenez-vous-là ? Que voulez-vous faire de ce billet ?

MONCADE.

Je venois vous l'apporter , Madame.

LUCINDE.

Que je le voye.

MONCADE.

Il faut , s'il vous plaît , que je vous dise auparavant les raisons qui me l'ont fait écrire.

LUCINDE.

Je vous écoute.

MONCADE.

Il faut que vous m'aidiez , s'il vous plaît , dans cette affaire.

LUCINDE.

Dites donc vite.

COMEDIE.
MONCADE.

65

Madame, je n'ai pû souffrir plus longtemps tous les discours méprisans qu'on tient de vous & de moi dans le monde; je sçais que Leonor ne s'y épargne pas, j'ai résolu de les faire finir, & je n'ai trouvé d'autres moyens pour y réussir, que de feindre d'avoir de l'amour pour elle.

LUCINDE.

Comment ?

MONCADE.

Écoutez, Madame, voici bien le meilleur; dès la première entrevue, j'ai si bien avancé mes affaires, que nous en sommes venus aux conditions.

LUCINDE.

Que dites-vous ?

MONCADE.

Écoutez le reste, je vous prie, elle a exigé de moi une promesse que je n'aimerois jamais qu'elle, & m'a même engagé d'y mettre que je ne vous avois jamais aimée.

LUCINDE.

Vous avez pû l'écrire ?

MONCADE.

Pardonnez-le moi, tout m'a paru permis pour vous vanger.

LUCINDE.

Et qui m'assurera que cette finte ne cache point une vérité ?

MONCADE.

Tout, Madame, & surtout le soin que j'ai pris de ne lui point remettre ce papier entre les mains sans vous l'avoir montré.

LUCINDE.

Ah ! Moncade, je ne pourrai jamais m'accoutumer à cette feinte.

66 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,
MONCADE.

Ah ! Madame , je vous prie que j'aye une Lettre de
Leonor entre mes mains pour la faire faire , jusques-là.

LUCINDE.

Montrez-moi ce papier.

MONCADE.

Madame , j'entends Leonor , contraignez-vous , je
vous prie.

LUCINDE.

J'aurai bien de la peine.

MONCADE.

Il le faut.

SCENE VII.

LEONOR , MONCADE , MARTON ,
LUCINDE.

LUCINDE.

D'Où venez-vous donc , Madame ?

LEONOR.

Madame , je viens d'entretenir mon frere sur une af-
faire qui vous regarde.

MONCADE.

Madame , en voilà plus que vous ne m'en avez de-
mandé. (*Il rend à Leonor le papier qu'elle lui avoit de-
mandé.*)

LEONOR *lit tout bas.*

MONCADE.

Madame , que faites-vous ?

LEONOR.

Moncade , ne soyez pas surpris si après avoir trompé

tant de fois , on vous trompe à votre tour ; je ne vous aime point , & n'en ai point la moindre envie ; mais je n'ai pu souffrir que vous vous soyez joué plus longtemps d'une personne qui ne méritoit pas de l'être d'eux l'intérêt de mon frere m'a engagée à tout ceci : je vais donc découvrir votre perfidie ; mais croyez-moi à l'avenir , profitez de cette aventure , vous êtes bien fait , vous êtes jeune , vous avez de l'esprit , mêlez à tout cela un peu de sincérité , & par la suite j'espere que vous me remercirez de l'avis que je vous donne.
Lisez , Madame. à Lucinde.

LUCINDE.

Moncade.

LEONOR.

Hé ! bien , que dites-vous ?

LUCINDE.

Que je suis ravie , Madame , de connoître votre bonne foi , & d'être persuadée que vous n'avez pas voulu me trahir.

LEONOR.

Vous reverez Moncade ?

LUCINDE.

Oui , Madame.

LEONOR.

Vous l'aimerez ?

LUCINDE.

Plus que je n'ai fait de ma vie.

LEONOR.

Il faut donc ne vous voir jamais.

LUCINDE.

Moncade , je vous laisse , *(d'un ton qui marque de la colere)* je ne veux point la laisser plus longtemps dans l'erreur où elle est.

SCENE VIII.

MONCADE.

OUe veut dire ceci ? Lucinde ne me paroît plus trop defabusée , l'inquiétude où elle étoit en me quittant , ses yeux qui n'ont pû se contraindre , quelques soupirs qu'elle n'a pû retenir , toutes ces choses ne m'annoncent rien de bon , ma surprise à son abord sans doute m'avoit trahi , qu'y faire ; ma foi tant pis pour elle , je prends toutes les précautions qu'il faut prendre pour lui épargner des chagrins , elle veut s'en donner , j'y consens , pour moi je n'ai rien à me reprocher , le détour dont je me suis servi , s'il n'est point vrai , du moins me paroît vraisemblable . & elle doit toujours me conter pour quelque chose les soins que je me suis donnez de la vouloir tromper.

SCENE IX.

ERASTE , MONCADE.

ERASTE.

AH ! mon cher Moncade , que je suis ravi.

MONCADE.

Et de quoi , Eraste ?

ERASTE.

De ce que l'on vient de me dire.

MONCADE.

Et que vous a-t-on dit ?

ERASTE.

Que vous aimez ma sœur.

MONCADE.

Cela est vrai.

COMEDIE. 69

ERASTE.

Oh ! bien , je viens vous assurer qu'il ne tiendra qu'à vous que nous ne foyons bientôt heureux tous deux.

MONCADE.

Hé ! comment ?

ERASTE.

Je vous promets , si vous voulez , d'employer tout le crédit que j'ai sur elle pour la faire consentir à vous épouser.

MONCADE.

Je ne veux point me marier.

ERASTE.

Comment donc ?

MONCADE.

Cela est ainfi.

ERASTE.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aimez ma sœur ?

MONCADE.

J'en demeure d'accord.

ERASTE.

Et que prétendiez-vous en l'aimant ?

MONCADE.

L'aimer.

ERASTE.

Moncade ?

MONCADE.

Erafte ?

ERASTE.

Vous n'y songez pas ?

MONCADE.

Pardonnez-moi.

ERASTE.

Vous aimiez ma sœur , & ne songiez point à l'épouser ?

70 L'HOM. A BONNE FORTUNE ;
MONCADE.

Épouse-t-on toutes celles qu'on aime ?

ERASTE.

Il y a de certaines gens qu'on feroit mieux de ne pas
aimer avec de pareils sentimens.

MONCADE.

C'est ce que je voulois voir.

ERASTE.

Vous perdez le sens.

MONCADE.

Je ne vois pas que ç'en soit une bonne marque de
ne vouloir point se marier.

ERASTE.

Adieu , Moncade , vous ne serez peut-être pas tou-
jours ni si habile , ni si heureux.

MONCADE.

Nous verrons.... Parbleu , cela est plaisant ; dans un
autre tems j'eusse peut-être accepté le parti ; mais après
le trait que sa sœur vient de me jouer....

SCENE X.

MONCADE , PASQUIN.

PASQUIN.

VRaiment vous êtes fort exact ; je viens de chez
Belise.

MONCADE.

Paix.

PASQUIN.

J'ai appris là-dedans aussi...

MONCADE.

Paix.

COMEDIE. 71
PASQUIN.

J'ai passé pour votre écharpe....

MONCADE.

Tai-toi.

PASQUIN.

Pour votre juste-au-corps....

MONCADE.

Te tairas-tu.

PASQUIN.

Ouais.

MONCADE.

Pasquin:

PASQUIN.

Monsieur.

MONCADE.

Donne-moi le miroir , écoute , ma tabatiere , attends , approche ce fauteuil ; hai , mon écritoire , non , donne-moi un peigne , allons-donc , te dépêcheras-tu.

PASQUIN.

Dites-moi donc auparavant ce que vous voulez ?

MONCADE.

Je ne sçai , je veux m'asseoir , Madame Leonor , Madame Leonor , vous m'avez joué d'un tour.

SCENE XI.

MONCADE , PASQUIN , MARTON.

MARTON.

Madame demande si vous souperez ici.

MONCADE.

Pourquoi cela , Marton ?

72 L'HOM. A BONNE FORTUNE ;
MARTON.

C'est que si vous n'y soupiez pas , elle iroit souper
en ville.

MONCADE.

Je ne veux point la contraindre , Marton.

MARTON.

Et vous ne la contraindrez pas , pourvû que vous y
soyez : y souperiez-vous , ou non ?

MONCADE.

J'y souperai si cela lui fait plaisir.

MARTON.

Je vais le dire à Madame.

SCENE XII.
MONCADE , PASQUIN.

SÇais-tu tout ce qui s'est passé.
PASQUIN.

Vraiment on ne parle pas d'autre chose là-dedans.

MONCADE.

Mais Lucinde est donc persuadée que la chose est
comme je la lui ai voulu faire entendre ?

PASQUIN.

Apparemment , puisqu'elle envoie sçavoir si vous
souperiez avec elle.

MONCADE.

Par ma foi cela est trop plaisant.

PASQUIN.

Oh oui ! cela est bien drôle ; vous n'avez qu'à con-
tinuer.

MONCADE.

Oh ! assurément elle ne se doute de rien , ce qu'elle
vient

COMEDIE. 73

vient de m'envoyer dire me le confirme assez , mais
acheve , que voulois-tu tantôt me dire de Belise ?

PASQUIN.

Je voulois vous dire qu'elle ne veut jamais vous
voir , qu'elle vous a nommé à tous momens un homme
sans foi , sans honneur , médifant , indiscret , traître ,
scelerat , infidele.

MONCADE.

Hais , que dis-tu ?

PASQUIN.

Je ne dis rien , Monsieur , c'est Belise elle m'a
donné pourtant cette paire de gans pour vous obliger
à y aller ; & tenez voilà son neveu qui vient vous querir
sans doute.

SCENE XIII.

LE PETIT CHEVALIER , MONCADE,
PASQUIN.

LE PETIT CHEVALIER.

HÉ ! bon jour mon ami.

MONCADE.

Hé ! bon jour mon enfant , où vas-tu ?

LE PETIT CHEVALIER.

Je viens vous voir , êtes-vous fâché ?

MONCADE.

Non da , tiens-toi donc.

LE PETIT CHEVALIER.

Je veux vous baiser.

MONCADE.

Voilà qui est fait.

D

74 L'HOM. A BONNE FORTUNE,
LE PETIT CHEVALIER.

Et pour ma tante, n'aurai-je rien ?

MONCADE.

Hé ! bien, en est-ce assez ; si donc, petit fripon, tu gâte toute ma perruque.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, cela est vrai, je lui ai fait un grand bobo. Hé ! bon jour, Pasquin, touche-là.

PASQUIN.

Voilà qui est fait.

MONCADE.

Donnez-lui un siege.

LE PETIT CHEVALIER.

Non, je ne sçaurois demeurer assis.

PASQUIN.

Ne faut-il pas qu'il croisse ?

MONCADE.

Viens ici.

LE PETIT CHEVALIER.

Hé ! bien.... *en jettant la perruque de Moncade.*

MONCADE.

Fi, que cela est vilain de faire l'enfant comme cela, n'est-il pas temps de devenir sage ?

LE PETIT CHEVALIER.

Et vous qui êtes plus grand que moi, ma Tante dit que vous ne l'êtes pas trop.

MONCADE.

Votre Tante est folle, est-ce elle qui vous a envoyé ici ?

LE PETIT CHEVALIER.

Elle a gagé contre moi un demi louis, oui, que je n'oserois pas venir voir si vous étiez chez vous.

MONCADE.

Tu as gagné.

LE PETIT CHEVALIER.

Assurément.

PASQUIN.

La peste , qu'il en sçait ; le petit compere a de qui
tenir.

MONCADE.

Qu'as-tu là ?

LE PETIT CHEVALIER.

Où ?

MONCADE.

Là. *Il lui fait prendre du tabac.*

LE PETIT CHEVALIER.

Ah ! fi , peste soit du vilain avec son tabac ; tenez ;
vous verrez si je ne le dis pas à ma Tante.

MONCADE.

Te tairas-tu ?

LE PETIT CHEVALIER.

Pourquoi me faites-vous prendre du tabac aussi ?

MONCADE.

Paix donc.

LE PETIT CHEVALIER.

Si je ne vous fais pas gronder par ma Tante...?

MONCADE.

Petit pendart.

LE PETIT CHEVALIER.

Patience , vous appelez ma Tante folle.

MONCADE.

Pasquin.

PASQUIN.

Monsieur.

LE PETIT CHEVALIER.

Quand ma Tante sçaura....

MONCADE.

Ferme-lui la bouche , il crie comme un petit démon

D ij

76 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,
LE PETIT CHEVALIER.

Je dirai tout cela à ma Tante.

PASQUIN.

Encore.

MONCADE.

Ameine-le-moi : mon pauvre petit homme ; je t'en prie ne fais point tant de bruit.

LE PETIT CHEVALIER.

Voyez un peu avec son tabac.

MONCADE.

Hé bien , je ne t'en donnerai plus.

LE PETIT CHEVALIER.

Si vous ne m'aviez point fait cela , je vous aurois dit quelque chose.

MONCADE.

Hé quoi ?

LE PETIT CHEVALIER.

Non , vous ne le sçavez pas.

MONCADE.

Je t'en prie.

LE PETIT CHEVALIER.

Non.

MONCADE.

Mon petit cœur.

LE PETIT CHEVALIER.

Non.

MONCADE.

Hé ! le petit animal qui ne voit pas qu'on se moque de lui , & que je sçai tout ce qu'il me veut dire.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui , vous sçavez que ma Tante m'a dit de venir ici , & de vous amener chez elle ; & qu'elle m'a dit encore de faire comme si cela fut venu de moi , mais à cause de votre tabac vous n'en sçavez rien : je sçavois bien moi que je vous punirois.

COMEDIE:
MONCADE.

77

Et moi je ne veux plus vous écouter.

LE PETIT CHEVALIER.

Et moi je ne veux plus vous rien dire aussi...

PASQUIN.

Le bon petit Mercure.

MONCADE..

Mes porteurs font-ils là bas ?

PASQUIN.

Oui , Monsieur.

MONCADE.

Suis-moi.

Fin du troisiéme Acte.



D iij



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LEONOR, MARTON.

MARTON.

ALLEZ, allez, ne craignez plus rien ; Lucinde commence à ouvrir les yeux, notre homme sera bientôt pris ; je vous en répons.

ERASTE.

Je crains plus que jamais.

LEONOR.

Franchement j'ai de la peine à me persuader que ce que tu as imaginé réussisse ; tout ce qui s'est passé le rendra peut-être sage.

MARTON.

Lui, cela le rendra cent fois plus fou ; je vous en répond, vous vous connoissez bien mal en caractère : il conte, à l'heure que je vous parle, qu'il feroit croire à Lucinde que ce qui est blanc est noir ; l'expérience qu'il en a ne servira qu'à le rendre plus téméraire : vous verrez si je ne me connois pas bien en gens.

ERASTE.

Si tu peux me rendre heureux par ton adresse, crois que...

COMEDIE. 79
MARTON.

Tenez , ne m'avez point d'obligation de tout ce que j'entreprends , je le fais , parce que je veux bien le faire , c'est une pente naturelle qui me porte à desservir tous ces petits animaux-là , dont tout le mérite n'est presque toujours que dans de certaines manieres affectées , qui font mal au cœur : un regard languissant , un fuccement de lèvres , tirer son bas , peigner sa perruque , & répondre par un soupir aux choses qu'ils n'ont pas seulement écoutées : ah ! que si toutes les femmes étoient de mon goût ; j'enrage quand je songe à cela. Car il est vrai qu'ils font deserter tous les jours de bien plus honnêtes gens qu'eux : Hé ! pourquoi ? Je n'en sçai rien , un diable de jargon qu'ils ont entr'eux qui me fait mourir , des sermens , cent minauderies ; ah ! si , n'en parlons plus , cela me mettroit en colere tout de bon.

ERASTE.

Ton homme est-il averti ?

MARTON.

Il est instruit de ce qu'il faut faire.

LEONOR.

N'est-il point homme à se laisser gagner par de l'argent ?

MARTON.

Oh ! de cela je ne puis vous rien dire ; je ne sçais si la médiocrité de ses richesses & le desir naturel que les hommes ont d'en acquerir , ne l'emporteront point sur une probité mal éprouvée ? Mais il y a un remede à cela ; promettez-lui de le récompenser , en cas seulement que l'affaire aille bien , & vous verrez qu'il en fera la sienne.

ERASTE.

Oh ! de cela , Marton , il peut bien s'assurer. Où est-il ?

D iv

80 L'HOM. A BONNE FORTUNE,
MARTON.

Il attend dans le Palais Royal qu'on l'envoie chercher.

ERASTE.

J'y vais moi-même.

MARTON.

Vous ferez bien.

SCENE II.

LEONOR, MARTON.

LEONOR.

JE ne te le cele point, Marton, que pour tout autre que pour mon frere, je n'entrerois point dans ceci, je n'aime point à faire du mal.

MARTON.

Vous n'étiez point si scrupuleuse ce matin.

LEONOR.

Je te l'avoue, & j'en ignore la cause.

MARTON.

Je la sçai bien moi.

LEONOR.

Hé! quoi?

MARTON.

Voulez-vous que je vous le dise?

LEONOR.

Oui.

MARTON.

C'est depuis qu'il vous a dit qu'il vous aimoit.

LEONOR.

Moi, je t'avoue que si son cœur répondoit à ses manieres,...

COMEDIE: 81
MARTON.

Déjà plus de la moitié du chemin est fait ; par ma foi je croyois parler à une personne raisonnable , mais je vois bien....

LEONOR.

Comme tu prends les choses !

MARTON.

Hé ! mon Dieu , j'entends ce langage-là ; le cœur fait comme les manieres : tenez , voilà du jargon dont je vous parlois tantôt !

LEONOR.

Que tu est folle !

MARTON.

Je ne suis point folle , je m'y connois.

SCENE III.

MARTON , LUCINDE , LEONOR.

LUCINDE.

HÉ bien , Madame ! enfin me voilà renduë & sur le point d'être désabusée ; hélas ! où est le temps que l'on m'auroit désobligée de me montrer Moncade infidèle.

MARTON.

Le temps étoit encore ce matin.

LUCINDE.

Non , non , Marton , ne vous abusez point , il y a plus d'un jour que je me défie de Moncade , mais se détache-t-on si aisément ?

LEONOR.

Écoutez , Madame , pour moi je ne vous dis plus rien ; une erreur qui plaît nous contente , un autre état

D v

ERGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

LUCINDE.

Ne lui faites point de mal au moins.

ERGASTE.

Ce n'est pas ma pensée.

LEONOR.

En vérité, elle me fait pitié, Madame, encore une fois, ne poussons pas la chose plus avant, vous en aurez du déplaisir.

LUCINDE.

Non, Madame, vous dis-je, quand j'en devrois mourir.

MARTON.

J'entends quelqu'un sur le petit degré, retirez-vous, c'est peut-être Moncade, & vite, il ne faut pas qu'il voye Ergaste.

SCENE V.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

MArton, n'as-tu point vû mon Maître ?

MARTON.

Hé ! bonne bête ! tu sçais micux où il est que moi.

PASQUIN.

Non, je me donne au diable.

MARTON.

Je viens d'entendre revenir ses porteurs.

PASQUIN.

Il est vrai, mais c'étoit moi qu'ils portoient.

D vj

82 L'HOM. A BONNE FORTUNE,
vous semblera plus rude ; je ne veux point empoison-
ner tout le repos de votre vie.

LUCINDE.

Non, non, Madame, non ; achevons , il est tems ;
je ne me trouverois peut-être de ma vie dans les senti-
mens où je suis , & je suis lasse d'être plainte.

MARTON.

Ah ! voilà qui va bien , voilà une femme , cela ,
courage , Madame.

LUCINDE.

Je crois qu'il est chez Belise ; j'ai entendu son petit
neveu : si j'y envoyois ?

MARTON.

A quoi cela seroit-il bon ? Ils ne vous le diront
point , & vous les rendrez plus heureux qu'ils ne sont.

LUCINDE.

Fais donc tout ce que tu voudras.

MARTON.

Je ne ferai que ce que j'ai dit ; voilà Ergaste bien à
propos : c'est l'homme dont je vous avois parlé.

SCENE IV.

MARTON , LEONOR , ERGASTE ,
LUCINDE.

LUCINDE.

MArton ne vous a-t-elle point dit tout ce qu'il
falloit faire ?

ERGASTE.

Ne vous mettez en peine de rien , Madame.

MARTON.

Avez-vous quelque camarade vigoureux avec vous ?

84 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,
MARTON.

Toi , en chaise ?

PASQUIN.

Va , va , j'en vois tous les jours en carosse qui ont couru longtems après , avant que de l'attraper.

MARTON.

Mais pourquoi en chaise ; es-tu malade ?

PASQUIN.

Moi ? non : je voulois leur faire gagner leur argent ; j'ai perdu mon Maître à l'Opera : je ne sçai ce qu'il est devenu ; je croyois que quelqu'un de ses amis l'avoient ramené ici.

MARTON.

Tien , je l'entends ; c'est lui assurément : adieu.

PASQUIN.

Adieu ma Princeffe ; le joli terme ! voilà ce que c'est que de servir des Maîtres spirituels , on apprend toujours quelque chose , ma Princeffe , ma belle Dame , mon petit Ange , ma Reine , ma Petite , ces mots assaisonnent de quelques soupirs ; il n'en faut gueres davantage pour tourner la cervelle à plusieurs Dames de ma connoissance.

SCENE VI.
MONCADE, PASQUIN.

AH ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

PASQUIN.

Qu'avez-vous donc à rire ?

MONCADE.

Ah ! ah ! ah ! ah !

PASQUIN.

Dites-moi donc ce que c'est, afin que j'en rie aussi ?

MONCADE.

J'étois à l'Opera, comme tu sçais.

PASQUIN.

Vraiment oui vous y étiez : à qui diable en vouliez-vous ? Parterre, Théâtre, Amphithéâtres, Loges hautes & basses, il n'y a point d'endroit où vous n'ayez été.

MONCADE.

Ne m'as-tu pas vû dans une de ses coulisses ?

PASQUIN.

Vraiment oui je vous y ai vû, & j'ai vû l'heure que le Parterre alloit vous siffler ; on ne siffle encore que les mauvais Acteurs, si vous continuez, vous amenez la mode de siffler les spectateurs, les ridicules s'entend : quelle diable de contorsions faisiez-vous, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre ?

MONCADE.

Je faisois des mines à une femme d'une seconde Loge que je croyois connoître.

PASQUIN.

Appellez-vous cela faire des mines ? Ah ! du moins je ne suis plus si fâché ; je sçais à présent faire des mines, se déhancher, secouer la tête, baiser le bout de son gand bien tendrement : cela s'appelle faire des mines, n'est-ce pas ? Et bien, répondoit-on à ses mines ?

MONCADE.

Si bien que je suis monté dans la Loge où elle étoit, où je n'ai demeuré qu'un moment avec elle, à cause d'un jaloux qui perçoit le Parterre pour nous venir trouver ; nous ne l'avons pas attendu, & d'une autre Loge où nous nous sommes mis, nous l'avons vû quereler une femme qui s'étoit mise à la place de celle avec qui j'étois, je crois même qu'il lui a donné quelques coups de poing : enfin cela a causé une telle ru-

86 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,
meur , que l'Opera a cessé , le Parterre & les Loges se
font tourne de leur côté : nous n'avons point voulu
attendre la fin de l'aventure , je l'ai ramenée chez elle :
ne trouve-tu pas cela plaisant ?

PASQUIN.

Point du tout , de tout cela , je n'aime que les mines ,
je veux étudier sous vous ; vous me paroissez expert
en ce métier.

MONCADE.

Moi , je ne suis encore qu'un écolier , je t'en veux
faire remarquer un à l'Opera devant lequel il faut
mettre pavillon bas.

PASQUIN.

N'en est-ce pas un là qui fait toujours le doucereux ,
qui croit que toutes les Dames sont amoureuses de lui ,
qui pousse des soupirs qu'on entend du fond du Par-
terre.

MONCADE.

T'y voilà.

PASQUIN.

Ah ! oui , je le connois , c'est un homme à bonne
fortune aussi.

MONCADE.

Il le dit.

PASQUIN.

Est-il riche ?

MONCADE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

C'est que j'appelle cela avoir eu de bonnes fortunes ;
ah ! j'en aurai aussi par ma foi , puisque cela est si fa-
cile , j'ai envie de retourner à l'Opera pour faire des
mines : n'y a-t-il personne ici qui aime les mines ?

MONCADE.

Tais-toi , tu est si sot,...

SCENE VII.

MONCADE, PASQUIN.

ON frappe par le petit escalier.

MONCADE.

Qui pourroit-ce être ?

PASQUIN.

Je ne sçai , verrai-je ?

MONCADE.

Voi , à l'heure qu'il est je n'attends personne.

PASQUIN.

L'on demande à vous parler , & l'on demande si vous êtes seul.

MONCADE.

Quel homme est-ce ?

PASQUIN.

Il se cache , je n'ai pû le voir.

MONCADE.

Son nom.

PASQUIN.

Il ne veut point dire de quelle part , renvoyons-le , Monsieur , de peur d'accident , il a mauvaise physionomie.

MONCADE.

Tu dis que tu ne l'as point vû.

PASQUIN.

Cela est vrai ; mais son air mystereux , un certain chapeau enfoncé , un manteau qui lui entoure le nez , que diable sçais-je ? ...

88 L'HOM. A BONNE FORTUNE ;
MONCADE.

C'est-à-dire que son manteau a la phifionomie mau-
vaife ; fais-le entrer.

PASQUIN.

Monfieur , on parle de voleurs , fi ç'en étoit un...

MONCADE.

Ne fommes-nous pas deux ?

PASQUIN.

Nous ne fommes qu'un tout au plus.

MONCADE.

Fais ce que je te dis.

SCENE VIII.

PASQUIN , ERGASTE , MONCADE.

ENTrez , Monfieur.

PASQUIN.

ERGASTE.

C'est vous , Monfieur , qu'on appelle Monfieur de
Moncade ?

MONCADE

Oui , Monfieur.

ERGASTE.

Ne fçaurions-nous être entendus.

MONCADE.

Non , fi vous ne parlez bien haut.

ERGASTE.

Vous plairait-il de faire retirer vos gens ?

PASQUIN.

Volontiers.

MONCADE.

Demeurez , Monsieur , Pasquin est discret , on peut tout dire devant lui.

ERGASTE.

C'est une affaire de conséquence.

MONCADE.

Je ne lui cache rien.

ERGASTE.

Si vous vouliez pourtant....

MONCADE.

Monsieur , j'aime mieux ne rien apprendre de ce que vous avez à me dire.

ERGASTE.

Puisque vous le voulez ainsi , il faut bien s'y résoudre , Monsieur ; en deux mots , une femme veuve de la première qualité....

PASQUIN.

Je respire , pour cela nous avons du courage.

ERGASTE.

Une femme de qualité , vous dis-je , voudroit vous entretenir une heure.

MONCADE.

Qui est-elle ?

ERGASTE.

Bien loin de vous dire son nom , Monsieur , vous ne lui parlerez qu'à de certaines conditions que vous n'accepterez peut-être pas.

MONCADE.

Il faut voir.

ERGASTE.

Voulez-vous vous résoudre à vous laisser bander les yeux dans l'endroit où je vous prendrai pour vous mener chez elle ? Permettez-vous qu'on vous lie les mains ?

MONCADE.

A quoi bon toutes ces précautions ?

90 L'HOM. A BONNE FORTUNE,
ERGASTE.

Monfieur, on le veut ainfi ; vous avez trop d'esprit, Monfieur, pour ne pas voir auffi-bien que moi que l'on veut ſçavoir l'état de votre cœur avant que de ſe découvrir à vous ; je vous en dis trop peut-être & je paffe ma commiffion.

MONCADE.

Etes-vous à elle ?

ERGASTE.

Monfieur, je n'ai rien à vous dire là-deffus.

MONCADE.

Je ſçai qui c'eſt.

ERGASTE.

Peut-être.

MONCADE.

Elle eſt brune ?

ERGASTE.

Cela ſe pourroit.

MONCADE.

De grands yeux ?

ERGASTE.

A peu près.

MONCADE.

La bouche ni grande ni petite.

ERGASTE.

Je ne dirai plus rien.

MONCADE.

La main belle ?

ERGASTE.

Je ne répondrai pas.

MONCADE.

Les dents admirables, le nez.... Va, va, mon enfant, je ſçai qui c'eſt... Paſquin, c'eſt celle qui au Bal.. c'eſt elle aſſurément. Oui, mon enfant, j'irai...

Oui, j'irai, je t'en répons : oh ! ça, mon ami, avouez-le moi, je l'ai deviné, elle ne loge pas proche de l'Arcenal ? Hé ! plaît-il ? Oh ! j'irai sur ma parole, ma foi je l'ai trouvé, n'est-il pas vrai ?

ERGASTE.

Monsieur.

MONCADE.

Oh ! tu es un fat, mon pauvre cœur, je suis plus fin que toi ; en quel endroit ? à quelle heure ? tu n'as qu'à dire.

ERGASTE.

A l'heure, à l'endroit que vous voudrez.

MONCADE.

Dans la cour du Palais à huit heures.

ERGASTE.

Non, c'est trop tôt.

MONCADE.

Hé bien, à neuf.

ERGASTE.

C'est assez.

SCENE IX.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

C'est Julie, je n'en doute point.

PASQUIN.

Oh ! je le crois ; mais vous avez promis que vous souperiez avec Lucinde.

MONCADE.

Je serai revenu, ce n'est pas là ce qui m'embarasse, c'est ce que je ferai d'ici à neuf heures, il n'en est tout

92 L'HOM. A BONNE FORTUNE ;
au plus que sept ; pour moi je ne puis rester une heure
au même endroit , il faut que je fasse quelque chose.

PASQUIN.

Le temps où vous ne faites rien , n'est pas celui
que vous employez le plus mal.

MONCADE.

Et toi , tu n'as jamais plus d'esprit que lorsque tu te
tais ; dis-moi un peu comment me trouve-tu ?

PASQUIN.

Fort bien.

MONCADE.

Ce juste-au-corps-là me paroît la taille un peu cour-
te ; qu'en dis tu ?

PASQUIN.

Effectivement , je ne sçai ; oui , cela est vrai.

MONCADE.

Donne-m'en un autre.

PASQUIN.

Lequel.

MONCADE.

Lequel tu voudras ? Apporte-moi celui que j'avois
avant-hier.

PASQUIN.

Fi.

MONCADE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Il ne vous va pas bien ; gardez plutôt le vôtre.

MONCADE.

Je n'en veux point.

PASQUIN.

L'autre vous fait les épaules grosses.

MONCADE.

N'importe.

COMEDIE: 93
PASQUIN.

Quand vous voulez quelque chose , vous le voulez.
MONCADE.

Que de discours ; iras-tu ?

PASQUIN *N'allant qu'avec peine , ou plutôt
ne pouvant s'en aller.*

Monsieur.

MONCADE.

Quoi ?

PASQUIN.

Vous allez vous fâcher contre moi.

MONCADE.

Que veut donc dire ce maraut ? Me donneras-tu mon
juste-au-corps ?

PASQUIN *à demi pleurant.*

Monsieur.

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

J'ai répandu du suif dessus en voulant netoyer.

MONCADE.

Où est-il ?

PASQUIN.

Je l'ai donné à dégraisser afin qu'il n'y parût plus.

MONCADE.

Va le chercher tout à l'heure.

PASQUIN.

Monsieur , il ne sera pas accommodé.

MONCADE.

Aporte le moi en quel état qu'il soit.

PASQUIN *n'allant qu'à peine.*

Monsieur.

MONCADE.

Qu'y a-t-il encore , veux-tu marcher.

94 L'HOM. A BONNE FORTUNE ;
PASQUIN.

Monſieur , il faut vous dire la vérité ; je l'ai prêté pour une Tragédie au Collège.

MONCADE.

Mon juſte-au-corps au Collège , à un enfant ?

PASQUIN.

Non , Monſieur , c'eſt un grand garçon , beau , bien fait comme vous , & qui fait le Roi de la Tragédie.

MONCADE.

Ah ! vraiment je ſuis bien aïſe de ſçavoir que tu prête mes hardes ; mais à l'heure qu'il eſt la Tragédie eſt faite , va le reprendre à l'inſtant même ; quoi donc , tu ne feras pas ce que je te dis ?

PASQUIN *toujours en reſignant.*

Monſieur....

MONCADE.

Ah ! je vois ce que c'eſt , tu l'as mis en gage , n'eſt-ce pas ?

PASQUIN.

Monſieur , vous l'avez deviné ; comme vous ne me deviez rien ſur mes gages , & que vous n'aimez pas à avancer de l'argent , le beſoin que j'en ai eu m'a fait recourir aux expédiens les plus prompts.

MONCADE.

Tu me payeras celle-là , je t'en répons , donne-moi le rouge ; mais voyez un peu ce maraut , mettre mes habits en gage.

PASQUIN.

Le voilà.

MONCADE. *Il ne met pas le juſte-au-corps que Paſquin lui a donné.*

Ah ! je t'apprendrai à vivre , je t'assure , une autre perruque ; je t'apprendrai à me jouer de pareils tours ; un autre chapeau ; mais voyez un peu , je vous prie... un miroir ; qui a jamais oui parler d'une choſe ſem-

blable ? Un coquin pour qui j'ai mille bontez ; de la fleur d'orange ; abuser ainsi de ma facilité : ah ! tu ne me connois pas encore , je le vois bien ; une mouche ; tu t'en repentiras , sur ma parole ; va ouvrir , tu verras un peu la difference qu'il y a.

S C E N E X.

PASQUIN , MONCADE , MARTIN.

M PASQUIN.
 Onsieurs Martin pour votre Écharpe....

MONCADE.

Ah ! Monsieur Martin , votre serviteur , vous me voyez en colere....

MARTIN.

Monfieur , ce n'est pas ma faute.

MONCADE.

Prendras-tu ce miroir ?

MARTIN.

Je fuis venu....

MONCADE *parlant à Pasquin.*

Je fuis bien aife de vous connoître.

MARTIN.

Je fuis au défefpoir....

MONCADE.

Je m'en fouviendrai.

MARTIN.

On a dû vous dire....

MONCADE.

Un Belifstre....

MARTIN *sur un ton étonné.*

Monfieur....

96 L'HOM. A BONNE FORTUNE ;
MONCADE.

Un insolent....

MARTIN.

Monfieur....

MONCADE.

Un effronté....

MARTIN.

Monfieur....

MONCADE.

Un coquin , un fripon....

MARTIN.

Ah ! Monfieur....

MONCADE.

Ne voyez-vous pas que c'est à ce maraut que je parle?
PASQUIN *parlant à M. Martin.*

Voulez-vous en être de moitié ?

MARTIN.

Non , je ne joue pas si gros jeu.

MONCADE.

Je croi que tu plaisantes.

PASQUIN.

Demandez , je n'ai pas parlé.

MONCADE.

Ç'a , voyons ; avez-vous là mon Écharpe.

MARTIN.

La voilà.

MONCADE.

Elle est fort belle ; vous l'a-t-on payée ?

MARTIN.

Ce matin une Dame masquée en chaise est venue me
la payer , il n'étoit que dix heures , j'ai cru que vous
ne seriez pas éveillé ; une autre Dame masquée aussi
l'a payé à ma femme ; ma femme est partie ; une troi-
sième a encore donné à ma fille ce qu'il falloit , que
ferai-je

ferai-je de cet argent, je ne connois point celles qui me l'ont donné ?

MONCADE.

Faites-moi deux autres Écharpes.

MARTIN.

De ma même façon ?

MONCADE.

Non, de différentes manieres, vous avez de l'esprit; ajustez cela comme il faut.

MARTIN.

C'est assez, Monsieur, vous les aurez cette semaine.

SCENE XI.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN.

Monsieur, en faveur de tant d'écharpes ne me pardonnerez-vous point un pauvre petit juste-au-corps ?

MONCADE.

Je te le pardonne; mais si de ta vie.... Je vais passer un moment chez cette petite Marchande ici près en attendant l'heure.

PASQUIN.

Irαι-je vous trouver ?

MONCADE.

Non, je n'ai que faire de toi, il faut que je sois seul; ne me l'a-t'on pas dit ?

E

SCENE XII.

PASQUIN *seul.*

LA peste, que je n'étois pas si sot que de lui donner le juste-au-corps qu'il me demandoit ; c'est un juste-au-corps heureux pour les bonnes fortunes ; car il s'en sert ordinairement pour les grandes expéditions, & je veux m'en servir ; car enfin une fois en ma vie je veux sçavoir ce que c'est qu'une bonne fortune ; je sçai déjà faire des mines, pour le jargon, j'y suis grec ; je n'ai donc qu'à m'habiller au plus vite. Oh ! ça prenons donc ce divin juste-au-corps ; non, commençons par la ringrave ; la peste qu'elle est étroite ? & faut-il tant de façon ? Un coup de cizeau, trois ou quatre points d'éguilles ne sont pas une affaire ; allons donc mes hanches, abaissez-vous ; elles n'en feront rien, qu'importe, je dirai qu'on les porte comme cela ; vous verrez que j'amenerai la mode des hanches hautes. J'ai bien vû autrefois à la Cour la mode des grosses épaules, & des coudes en arriere. Voici un juste-au-corps qui ne me paroît pas trop facile à mettre ; ces maudits Tailleurs font les boutonnieres si éloignées des boutons, j'y creverai. Que ne fait-on point pour aller en Bonne Fortune ? Quel chapeau ? Ne voilà-t-il pas un homme bien bâti, la tête grosse, le ventre menu, les hanches basses : morbleu, je veux faire oublier que Moncade est au monde ; testebleu, j'oublois le meilleur, de l'eau de fleur d'orange ; peut-on aller en Bonne Fortune sans eau de fleur d'orange ? Voilà qui est bien ; j'ai ce me semble tout l'attirail de Bonne Fortune ; Dieu nous gardé de mal-encombre.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTON.

O U diantre est Leonor ? Où est Eraste ? Er-
 gaste ne revient point ; qu'est-ce que tout
 ceci ? Mais par ma foi je suis folle , je prends
 cette affaire avec autant de chaleur que si
 c'étoit la mienne ; & d'où venez-vous ?

SCÈNE II.

MARTON, ERASTE.

ERASTE.

JE viens de chez Araminte & de chez Cidalife.

MARTON.

Pourquoi faire ?

ERASTE.

Pour les rendre témoins de la Comédie : ne m'as-tu
 pas dit qu'il étoit nécessaire qu'ils y fussent présens ,
 pour ne laisser aucun retour à Lucinde.

E ij

100 L'HOM. A BONNE FORTUNE,
MARTON.

Oui ; mais auparavant il est bon de sçavoir si la Comédie se jouera.

ERASTE.

Puisque Ergaste n'est point revenu , tout va bien ; il songe à tout ce qu'il lui faut sans doute.

MARTON.

Ah ça , ça , tout coup vaille ; cela ne gête rien.

ERASTE.

Que fait Lucinde ?

MARTON.

Oh ! par ma foi elle est bien résolue de ne voir jamais Moncade , s'il donne dans le panneau.

SCENE III.

MARTON , ERASTE , ERGASTE.

Monsieur. ERGASTE.

ERASTE.

Ah ! vous voilà ! Hé bien ?

MARTON.

Qu'avez-vous fait ?

ERGASTE.

Il s'est enfermé de lui-même ; il s'est persuadé qu'il connoissoit la personne imaginaire dont je lui parlois ; je n'ai point voulu le détromper ; enfin il s'est résolu à tout.

MARTON.

A se laisser bander les yeux ?

ERGASTE.

A tout , vous dis-je.

MARTON.

Ah! le plaifant Colin-maillard, ce nom lui demeurera.

ERGASTE.

Il m'attend dans la cour du Palais, à neuf heures.

ERASTE.

Il n'en est pas loin, je penfe, il vaut mieux que vous l'attendiez; dépêchez-vous, vous avez un caroffe.

ERGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

MARTON.

Si par hazard il vouloit ôter fon bandeau?

ERGASTE.

Ne vous mettez point en peine de rien; nous fommes deux qui fçauront bien l'en empêcher.

MARTON.

Allez donc.

SCENE IV.

MARTON, LUCINDE, LEONOR,
ERASTE.

HLUCINDE.
É bien, vient-il enfin.

MARTON.

Oui, Madame.

LUCINDE.

Aux conditions qu'on lui a imposées?

MARTON.

Oui, Madame.

ERASTE.

J'ai beaucoup de peine à me le perfuader.

E iij

102 L'HOM. A BONNE FORTUNE,
MARTON.

C'est la tendresse qui parle encore pour lui, Madame.

LUCINDE.

Ne parlons plus de tendresse, Eraste; mais permettez-moi de douter de ce que je ne vois pas.

ERASTE.

Devriez-vous avoir besoin de cette preuve, Madame, après ce qui s'est passé...

LUCINDE.

Mondieu, Eraste, je ne prends point son parti; mais enfin tout ce qui s'est passé ne le convainc point absolument.

LEONOR.

Mon frere s'obstine toujours mal à propos.

LUCINDE.

Point du tout, Madame, & nous pouvons avoir raison tous deux.

MARTON.

Le Colin-maillard nous sortira d'intrigues.

LUCINDE.

Taisez-vous, Marton, ces plaisanteries-là ne me plaisent point, entendez-vous?

SCENE V.

LEONOR, LUCINDE, MARTON,
ERASTE, ARAMINTE, CIDALISE.

LUCINDE.

AH! Mesdames que je suis ravi de vous voir ici; vous ne pouviez y arriver plus à propos.

ARAMINTE.

Pourquoi donc, Madame?

CIDALISE.

Hé ! comment , Madame ?

MARTON.

Nous allons jouer à Colin-maillard , ne dites rien.

LUCINDE.

Et sur tout vous , Madame.

ARAMINTE.

Si c'est quelque chose qui regarde Moncade , comme m'a dit Eraste , Madame y pourroit prendre autant de part que moi.

LEONOR.

Cidalise seroit-elle aussi rivale de Lucinde ?

CIDALISE.

Moi , je ne sçai ce que l'on veut me dire seulement.

MARTON.

Allez , allez , allez , Madame , avouez la dette , il n'y en a point ici que Moncade n'ait trompez.

ERASTE.

En vérité , cela mérite une punition publique.

LUCINDE.

Vous ne vous y prenez pas mal , Monsieur ; mais aussi sa gloire en fera plus grande , s'il n'est point tel que vous vous imaginez.

CIDALISE.

Je ne sçai ce que veut dire ceci.

LEONOR. *Elle se retire dans un coin du Théâtre avec Cidalise.*

Je vais vous instruire , Madame.

LUCINDE.

Mais , Madame , si Moncade ne vient point , à quoi fera-t-il bon ?

MARTON.

Hé bien , voilà un grand mal ; Madame n'est-elle pas partie intéressée ?

E iv

104 L'HOM. A BONNE FORTUNE,
ARAMINTE.

Je veux sçavoir tout cela aussi moi, on ne me l'a dit qu'imparfaitement.

Elle va trouver Leonor & Lucinde.

LUCINDE.

Erafte, l'heure se passe, Moncade ne vient point, je vous avoue que je ne serois point fâchée qu'il se fut mocqué de vous.

ERASTE.

J'aurai du moins la consolation, Madame, de connoître qu'il mérite la tendresse que vous avez pour lui : mais je ne vois pas encore ce qui doit tant vous faire esperer, il n'est encore que neuf heures.

ARAMINTE. *Elles reviennent.*

En vérité, cela est plaisant.

CIDALISE.

Seroit-il assez sot pour hazarder la chose ?

MARTON.

Oh qu'oui.

LUCINDE.

J'en doute, Marton ; un homme du caractère dont vous voulez qu'il soit, seroit plus diligent.

MARTON.

A moins qu'une autre femme ne le retienne : je ne conçois pas ce qui le peut arrêter.

LUCINDE à Leonor.

Erafte, il ne vient point, Madame. (*à Cidalise.*) Il ne vient point, Madame, croyez-vous qu'il vienne ?

CIDALISE.

En vérité, je ne sçai, Madame.

MARTON.

Les premiers jours, manquoit-il au rendez-vous que vous lui donniez.

CIDALISE.

Oh ! taisez-vous , Marton ; je me fâcherois.

LEONOR.

J'entends du bruit.

SCENE VI.

LUCINDE , ERASTE , MARTON ;
ERGASTE.

ERGASTE.
C Achez les flambeaux.

LUCINDE.

Je suis perdue.

ERGASTE.

Mon homme le garde dans l'anti-chambre , le laissera-t-on entrer ?

LUCINDE.

Oui , qu'il entre , je veux le voir ; attendez , qui lui parlera , pour moi je vous avoue que je n'en ai pas la force.

ERASTE.

Est-il besoin de lui parler , n'êtes-vous pas contente , Madame ? D'ailleurs il connoitra votre voix.

MARTON.

Ne connoît-il que la voix des Dames qui sont ici , il connoît leur cœur de par tous les diables , c'est le pis que j'y trouve ; attendez , je contrefais la mienne à miracle ; faites-le entrer , le voulez-vous , Madame ?

LUCINDE.

Fais ce que tu voudras.

S C E N E V I I .

LEONOR , ERGASTE , PASQUIN
avec un bandeau , & déguisé , ERASTE ,
CIDALISE , ARAMINTE .

ERGASTE .

NOUS entrons dans son appartement , il ne tient
qu'à vous d'être heureux .

PASQUIN .

Et je l'ai tant été , mon enfant ; je t'assure que si ce
n'étoit à ta considération , & que je ne veux pas te faire
perdre la récompense qui t'est promise , j'appaiserois à
l'heure qu'il est deux de mes Maitresses irritées .

ERGASTE .

Je vous suis bien obligé ; songez qu'il y va de la vie
au moindre effort que vous ferez pour voir Madame .

PASQUIN .

Que je n'ai garde ? Va , va , mon ami , je suis ac-
coutumé à ces sortes d'aventures , & nous en avons
mis à fin , de plus périlleuses que celle-ci .

ERGASTE .

Vous êtes à présent dans sa chambre , & je vous
laisse seul avec elle .

MARTON .

Silence ; ne faites point de bruit sur tout .



SCENE VIII.

LEONOR, ERASTE, PASQUIN *déguisé*,
CIDALISE, ARAMINTE.

PASQUIN.
Gare le pot au noir.

MARTON.
Le beau début.

LUCINDE.
Le traître ?

PASQUIN.
Hé bien, mon Ange, me voilà.

MARTON.
Réservez de pareilles douceurs quand vous me con-
noîtrez mieux ; écoutez auparavant que de me répon-
dre, les choses que j'ai à vous dire....

PASQUIN.
La peste, vous me prendriez pour un grand sot ; je
vous veux faire voir si je mérite le choix que votre
cœur a fait ; car je croi que vous ne m'envoyez pas
chercher pour me dire que vous me haïssez.

MARTON.
Vous ne sçavez pas aussi mes véritables sentimens,
si vous n'éclaircissez par ordre le doute où je suis.

PASQUIN.
Allons mon petit cœur, ma Reine, ne nous amusons
point à la faribole ; regardez ces airs panchez, cette
taille, quand nous nous connoîtrons un peu mieux,
je vous ferai des mines.

LUCINDE.
Ce n'est point là Moncade.

E vj

108 · L'HOM. A BONNE FORTUNE ,
A RAMINTE.

Non assurément.

PASQUIN.

Qui est-ce qui dir là que je ne suis pas Moncade ?
Vous en avez menti.

LEONOR *bas.*

Mon frere , ce n'est pas lui.

ERASTE *bas.*

Je ne sçais qu'en dire.

CIDALISE *bas.*

Ce n'est pas lui.

MARTON *bas.*

Madame , c'est Pasquin.

PASQUIN.

Comment donc , Pasquin ? Qu'est-ce donc que ceci ,
ma petite amie ?

MARTON *bas.*

C'est-lui , Madame.

ERGASTE *bas.*

Un bâton.

PASQUIN.

Comment donc , un bâton , Madame , je vous des-
honoreraï.

ERGASTE *frappe.*

Vîte.

PASQUIN.

Les voies de fait ? Encore , au meurtre , on m'af-
fomme.

ERASTE.

Comment coquin ; tu te jouois de nous ?

LUCINDE.

Hé bien , n'ai-je pas raison ; allez , Eraste , défabusez-
nous , Moncade m'aime , & pour se mieux moquer de

vous; il a feint de donner dans le piège, qu'en dites-vous, Mesdames?

ARAMINTE.

Je dis qu'il n'est pas étonnant qu'il en ait évité un seul en sa vie.

LUCINDE.

Et vous, Madame?

CIDALISE.

Qu'il a pû se repentir....

LEONOR.

Pour moi, je ne dis rien.

MARTON.

Et moi, je dirai toujours que cest un fourbe:

ERASTE.

Il y a quelque chose à tout ceci que je ne comprends pas; mais j'en ferai éclairci: parleras-tu?

PASQUIN.

Monsieur...

ERASTE.

Allons vite.

PASQUIN.

Monsieur....

ERASTE.

Je te tuerai.

PASQUIN.

Épargnez un homme à Bonne Fortune:

ERASTE.

Allons, tout à l'heure, avouez que veut dire ceci.

PASQUIN.

Monsieur, puisque vous le voulez....

ERASTE.

Hé bien?

110 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,
PASQUIN.

La curiosité d'aller en Bonne Fortune , & la facilité que j'ai trouvé en celle-ci m'a fait entreprendre ce que vous voyez.

ERASTE.

Ah ! coquin ; & comment as-tu fait ?

PASQUIN.

J'ai dit à mon Maître de ne se trouver au rendez-vous qu'à dix heures , & je m'y suis rendu à neuf à sa place.

ERASTE.

Il n'y a rien de gâté encore , il n'est que dix heures au plus : Ergaste retournez au Palais , vous avez pris l'un pour l'autre. Vous trouverez Moncade , amenez-le comme vous avez fait celui-ci.

ERGASTE.

Si je le trouve , je serai ici dans un moment. *Il sort.*

ERASTE.

Madame , Moncade ne sera pas si fidele que vous l'imaginez.

LUCINDE.

Pasquin , crois-tu qu'il vienne ?

PASQUIN.

Moi , Madame , je n'en sçais rien ; mais si de ma vie je vais en Bonne Fortune....

MARTON.

Elles ne réussissent pas toujours au moins.

PASQUIN.

L'expérience ne m'en laisse pas douter un moment ; mais au moins que je connoisse le frappeur qui me frapoit si distinctement , si c'est une frapeuse , elle est diablement forte.

MARTON.

C'étoit moi , je t'en devois il y a bien longtems.

COMEDIE. MOH III
PASQUIN.

Je vous remercie de vos faveurs.

ARAMINTE.

Si Moncade doit venir, nous ne ferons pas long-temps à le sçavoir, le Palais n'est pas loin d'ici.

CIDALISE.

Je serois bien fâchée de ne point voir la fin de cette aventure, puisque je l'ai préférée à une partie qui n'étoit pas trop désagréable.

LUCINDE.

Marton, voyez là-bas si personne ne vient.

Marton sort.

PASQUIN.

J'irai le faire hâter si vous voulez, Madame.

ERASTE.

Madame, qu'il ne sorte point, s'il vous plaît.

LUCINDE.

Quelqu'un vient-il enfin?

PASQUIN.

Je vois bien qu'il ne viendra que trop tôt.

MARTON.

Madame, notre homme vient de m'envoyer dire qu'il seroit ici dans un moment, il lui fait prendre plusieurs détours; afin qu'il ne puisse rien juger sur la mesure du chemin.

LUCINDE.

Allons, voilà qui est fait, me voilà guérie absolument, & je ne pense pas l'avoir connu de ma vie.

CIDALISE.

Puisque vous voulez un aveu de moi, sçachez que j'ai bien plus de résolutions que vous, & que je l'ai oublié avec autant de facilité que j'en avois eu à l'aimer.

ARAMINTE.

Pour moi je n'ai pas eu l'ame si forte.

2 L'HOM. A BONNE FORTUNE ,
CIDALISE.

Mais vous , Madame , il vous aimoit ?

LEONOR.

Comme les autres.

PASQUIN.

Je vous assure que vous êtes la seule femme au monde dont je ne lui ai point oui dire de mal.

LUCINDE.

Et de moi , Pasquin ?

PASQUIN.

Oh ! pour vous , il vous aime , Madame.

LUCINDE.

On n'en peut pas douter après ceci , je m'en vais lui parler moi même , je n'aurai pas de peine à changer le ton de ma voix.

ERASTE.

Madame....

LUCINDE.

Laissez-moi faire , je vous prie , je veux lui parler ; Mesdames , mettez-vous sur ces sieges ; Eraste , retirez-vous aussi.

ERASTE.

Recommandez à Pasquin de se taire.

PASQUIN.

Je ne veux plus dire qu'un mot , traite-t-on tous les gens à Bonnes Fortunes comme je l'ai été ?

LUCINDE.

Il n'est rien que ne méritât un traître , un perfide comme ton Maître.

PASQUIN.

J'aurai donc ma revanche.

MARTON.

Madame , le voici.

SCENE IX. & dernière.

MARTON, PASQUIN, MONCADE ;
LEONR, CICALISE, ARAMINTE,
ERASTE, LUCINDE.

LUCINDE.

Q U'on se retire. (*à Moncade.*) Voici une de ces aventures qui ressemble assez à celle des Romains. Je crois, Monsieur, que vous ne trouverez point mauvais les précautions que j'ai prises : votre réputation assez mal établie à l'égard des Dames, n'a pû me permettre de vous voir autrement ; & d'ailleurs la nature qui m'a peut-être assez mal partagée m'engageoit à connoître l'état de votre cœur, avant que de me découvrir ; quelques soins qu'on ait bien voulu se donner pour me persuader que j'étois belle, que j'avois de l'esprit ; je me suis toujours rendu justice, & je n'ai jamais trouvé en moi tout ce qu'il faut pour faire une infidelle ; quand ma vanité même m'auroit flattée au point de me le faire croire, la bonté de mon cœur m'eût détourné de l'entreprendre : mes plaisirs ne s'augmentent point par le chagrin des autres ; je cherche un bonheur plus tranquille ; un perfide ne cesse point de l'être, & vous tombez avec lui tôt ou tard dans des malheurs que je ne veux point éprouver ; parlez-moi donc sincèrement si vous pouvez ; êtes-vous libre ?

MONCADE *les yeux bandez.*

Vous jugerez, Madame, si je suis sincere par l'aveu que vous allez entendre : je n'ai point le cœur libre,

114 L'HOM. LA BONNE FORTUNE,
Madame, je ne veux pas vous tromper, j'aime & depuis
longtemps, vous voyez du moins que mon procédé dément
la réputation qu'on me donne.

ERASTE.

Il la reconnoît.

LEONOR.

Taisez-vous.

LUCINDE.

Vous aimez, Moncade, & depuis longtemps, dites-vous ?

MONCADE.

Oui, j'aime, Madame, & d'un amour qui ne finira
qu'avec ma vie.

LUCINDE.

Mais cet amour si tendre n'est-il point offensé par
la démarche que vous faites.

MONCADE.

J'aurois peine à vous dire ce qui m'a fait venir ici.

LUCINDE.

En vérité, je ne sçaurois m'empêcher de vous louer :
si je ne puis gagner votre cœur, j'ai le plaisir du moins
de voir qu'il n'est point tel qu'on me l'avoit dépeint :
mais, Moncade, pour prix de ma tendresse, obtien-
drai-je une grace de vous ?

MONCADE.

Il n'est rien que je ne fasse, Madame, de tout ce
qui pourra ne point blesser ma passion.

ERASTE *bas.*

Il la reconnoît, vous dis-je....

CIDALISE *bas.*

Hé ! taisiez-vous ?

LUCINDE.

Je ne veux point de vous une chose bien extraordi-
naire, je ne cherche pas même à vous voir indiscret.

COMEDIE. 115
Mais, Moncade, si je devine votre Maîtresse, je veux
que vous me l'avouyiez; est-ce Araminte?

MONCADE.

Ah! Madame, de qui me parlez-vous?

LUCINDE.

Qui vous fait récrier si fort? N'a-t-elle pas du mé-
rite?

MONCADE.

Ah! Madame, n'entrons point dans le détail d'Ara-
minte, nous y trouverions si peu de naturel & tant de
choses empruntées.... De grace, Madame, n'en par-
lons point davantage; il y a des gens dont on ne doit
jamais rien dire.

ARAMINTE.

Je n'y puis pas tenir.

CIDALISE.

Attendez jusqu'au bout.

LUCINDE.

Il court dans le monde que vous aimez Cidalise.

MONCADE.

C'est une folle.

PASQUIN *bas.*

Elle en est quitte à bon marché.

ERASTE *bas.*

Te tairas-tu.

LUCINDE.

Oh! je l'ai deviné; c'est Leonor qui demeure chez
Lucinde.

MONCADE.

Ah! Madame, la connoissez-vous? Défiez-vous-en,
c'est le plus méchant esprit....

116 L'HOM. A BONNE FORTUNE

LUCINDE.

Nommez-là donc vous-même.

MONCADE.

Ah ! Madame, si vous la connoissiez comme moi ,
vous me pardonneriez aisément mon insensibilité.

LUCINDE.

A-t-elle de l'esprit !

MONCADE.

Oui , Madame , elle en a , mais non pas de ces es-
prits qui s'en font trop à croire , il semble que le sien
ne lui sert que pour en découvrir aux autres.

LUCINDE.

Voilà un fort joli caractère ; elle est belle sans doute ?

MONCADE.

Ah ! ne m'engagez point à faire son portrait ; je
pourrois pourtant le faire sans vous offenser , & ne
vous ayant peut-être jamais vue , je puis vous dire que
je la trouve la plus adorable femme du monde.

LUCINDE.

Elle doit être contente de le paroître à vos yeux.

MONCADE.

Ne dissimulons point davantage , Madame , & per-
mettez-moi de jouir de la vûe de la seule personne
pour qui je veux vivre.

Il veut ôter son mouchoir.

LUCINDE.

Arrêtez.

MONCADE.

Hé ! Madame , à quoi bon tous ces retardemens ? Je
vous connois , je sçai qui vous êtes.

LUCINDE.

Attendez ; à qui croyez-vous parler ?

MONCADE.

A vous , Madame.

LUCINDE.

Je ne suis point Lucinde.

MONCADE.

Aussi n'est ce point elle à qui j'adresse mes vœux , & s'il faut vous le dire , le seul espoir que ce pourroit être (*Julie*) m'a fait venir ici ; si ce n'est point elle à qui je parle , je m'en retourne sans vous voir.

LUCINDE.

Vous n'aimez point Lucinde.

MONCADE.

Non , Madame , & je ne l'ai jamais aimée.

LUCINDE.

Tu ne l'as jamais aimée , perfide ? Tu me l'oses dire à moi-même ? Hé pourquoi donc me trompois-tu ?

Elle lui arrache le mouchoir.

PASQUIN.

Cela n'est point plaisant sans coups de bâton , cela étoit plus plaisant à moi.

ARAMINTE.

Adieu Monsieur de Moncade , je vous remercie des bons sentimens que vous avez pour moi.

LEONOR.

Pour moi je suis contente.

CIDALISE.

Adieu Moncade.

MARTON.

Adieu Monsieur Pasquin.

LUCINDE.

Eraсте , voulez-vous recevoir ma main.

ERASTE.

Si je le veux.

LUCINDE.

Je vous la donne. Adieu perfide , ne me voi jamais.

118 L'HOM. A BONNE FORTUNE.
PASQUIN.

Allons, Monsieur, ne faut-il pas déloger, nous aurons bientôt déménagé, surtout changeons de nom & de quartier; nous sommes décriez dans celui-ci comme la fausse monnoye.

MONCADE.

Juste ciel!

PASQUIN.

Si cela pouvoit le rendre sage.

Fin du cinquième Acte.

AJ: 106395

5



106395

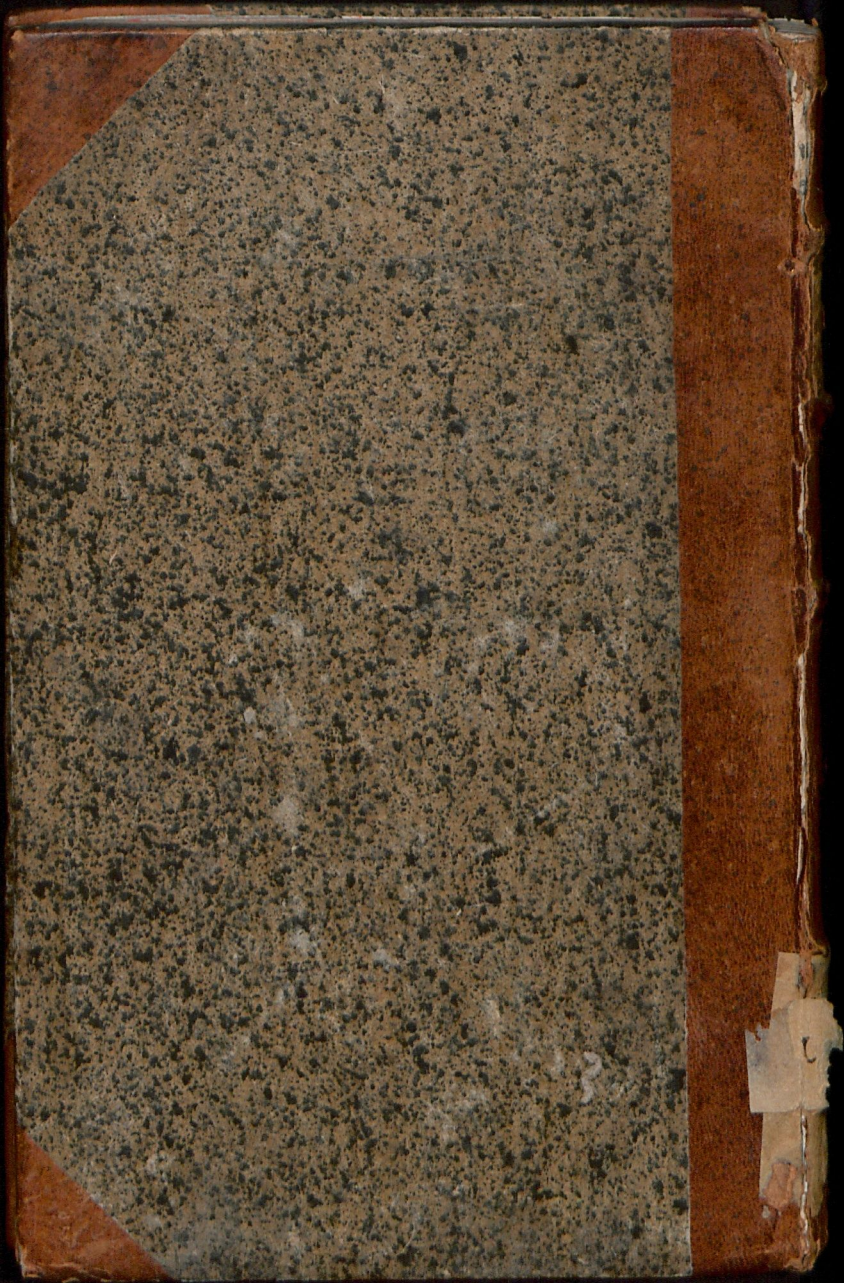
S

X 35887M

DL 2693^c



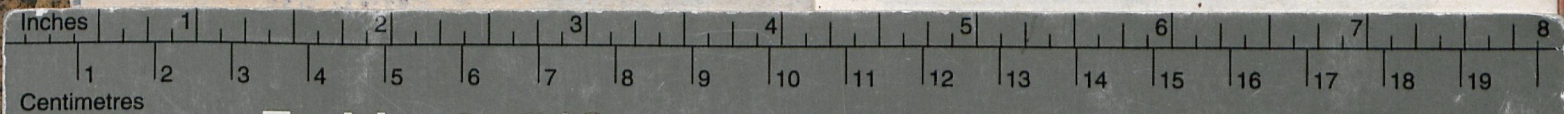




0040

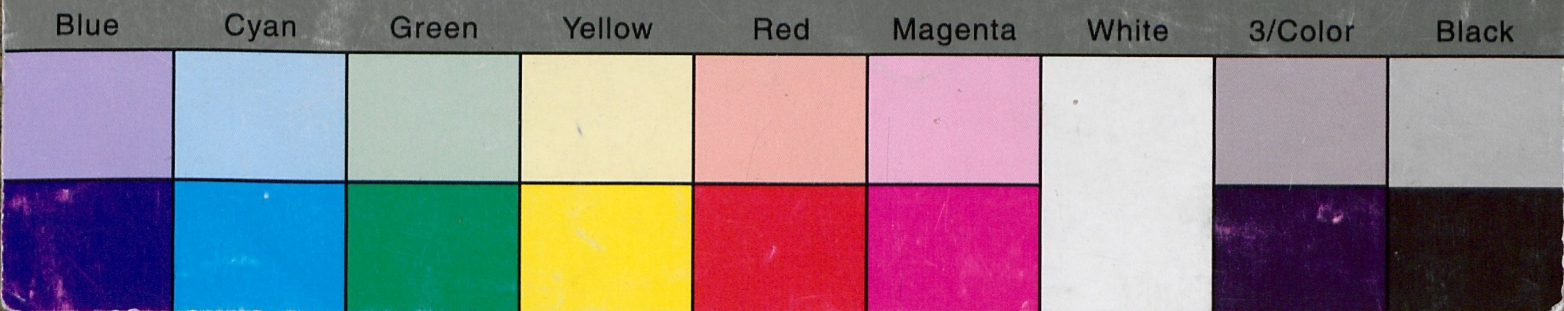
Code. And. class.
Paris: Brolet 1872
De 1773. VI 2

L'HOMME A BONNE FORTUNE,



Farbkarte #13

B.I.G.



Cal. ser. 80 yu 85 77

Chez PIERRE RIBOU, seul Libraire de l'Académie
Royale de Musique, sur le Quai des Augustins,
à la quatrième Boutique, à la descente du
Pont-Neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

